

Agone 7

La malaisance

Ostende Jean-Pierre

La malaisance

Il se demandait parfois s'il n'aurait pas dû voyager et commencer par le Rio Grande, la simplicité du ciel bleu, le sable, le désert. Il y avait la matière. Pour voir, pour voguer. Mais pas encore assez voyeur il remettait les voyages à plus tard, ne voulait pas former sa jeunesse et se disait : « Ils seront beaux plus tard. » Quel âge avait-il ? S'il avait voyagé il ne sait pas où il serait allé, à cause des livres, à cause des films. Il serait allé comme tout le monde peut, c'est une question de moyens. Les uns choisissent l'Alpenstoc, écrivent trois tomes au sana sous les couvertures, sans que cela soit le cas fréquent. Lui, il serait allé, pas vraiment sans savoir. Il aurait tout de suite eu une destination. Il est impossible d'échapper tout à fait. Il ne sait pas s'il aurait pu aller jusqu'au bout. Il serait allé dans un sens, à travers les places, les carrefours, les croisements, les dangers, voilà un thème de blues. Il croyait que c'était le rêve de tous les voyageurs nuque tendue à la fenêtre : faire défiler les arbres, les nuages. Mais les nuages défilent seuls. Et qui n'aime pas regarder les nuages ? Il pressentit ensuite que le voyage ne se produirait pas. Seulement un rêve. Ainsi avait-il souvent vu ce film où deux hommes voyagent en camion et croisent beaucoup de Volkswagen. Ils vont de ville en ville, de cinéma en cinéma. Ils se déplacent avec des bobines de films. C'est un mouvement, en noir et blanc. Mais ce n'était pas son genre. Ni voyager avec un homme, ni dans un camion, ni même voyager, ce qui réduisait le rêve. Il avait des rêves, pour ainsi dire, mini... Il s'était mis à croire qu'il pourrait voyager dans sa ville, ce qui est déjà plus dans ses cordes. Arpenter le port, Notre-Dame et les anges.

Il songea qu'il pouvait se déplacer de jour.

Ainsi naissaient des théories de poche. Il faisait passer le temps. Et le temps passait. Il cherchait à deviner. C'était son chantier. Il s'occupait. Il ajoutait qu'il ne cherchait pas à s'occuper, qu'il essayait simplement d'être lui et il n'y a rien de plus difficile, même si on devient fou on n'est pas soi et c'est épuisant, cette impossibilité d'être soi et de continuer à chercher, cette prétention d'être. Il avait ressassé cette prétention en se rendant à la sortie de la ville, technique plus courante qu'il n'y paraît mais tenue souvent secrète par les amateurs de plein air, dans cette zone où on ne sait plus trop où on navigue, avec ses entrepôts, ces terrains et maisons vagues, ces pierres, ces champignons rares, où l'on n'est plus ni en ville ni à la campagne, où le nord n'est pas toujours raison, là où circulent encore de vieilles grosses voitures conduites par des tueurs à la manque, boursoufflés par la bière, musique à fond d'un film comme les Blues Brothers, des suants qui ne s'arrêtent qu'à cause de la colique, diarrhistes de banlieue. Dans ces endroits d'entrepôts peu de gens sont à pied, à part les gens à part. Il n'y a pas de trottoir. Il n'y a pas de vespasienne. Il n'y a pas de square, donc pas de pelouse, pas de trottoir, pas le moindre mamelon pour regarder le ciel, que de l'espace mort. Seulement des bords de route et le vent sur

les cravates de travers ou les survêtements. Personne n'habite là. Il reste quelques appartements vides, des cordes sur des balcons. On appelle parfois cela zone industrielle. Il y a des pancartes. Une autoroute pas très loin au milieu même des fleurs, un bruit de fond et des bandes de pupilles dilatées.

Inch'Allah.

Cette zone lui était favorable pour avoir des idées. Il avait pris l'habitude de distinguer le favorable du défavorable. Comme le vent. Ou les gâteaux, la danse. Les bons souvenirs à pattes d'éléphant. Était-ce bien les années soixante-dix ? « Je me souviens du kazatchok, de Roger Whitaker et d'Ivan Rebroff. » Était-ce à cette époque où se répétait : « C'est la faute à la société » ?

Parfois ce qu'il croyait favorable lui était défavorable. Il lui fallait compter avec les erreurs. Donc cette zone lui était favorable pour avoir des idées. Beaucoup d'idées durant ces promenades lui traversaient la tête. Peu restaient. Il s'entraînait à fixer ses idées. Il s'y appliquait. Il y arrivait mal. Et puis il n'aimait pas trop les idées. S'il aimait les idées, il s'y serait pris autrement. Avoir des idées, c'est un sport, ce n'est pas compliqué, c'est un sport avec ses compétitions, ses amateurs, ses professionnels, ses règles et ses records, ses journaux spécialisés. C'est un entraînement.

Avoir des idées et ne pas s'en servir, c'est un vice. Il avait aussi le mauvais pli de penser à autre chose. Il aurait pu les écrire ces idées, les classer pour en finir. Les relire aussi avec le recul et mijoter. Se corriger, réfléchir, fréquenter des gens intelligents plutôt que de se complaire dans la facilité des sentiments et des sourires, comme cette jeune femme qui ponctuait chacune de ses questions par « Et à part ça ? » Il avait toujours fui les gens qui réfléchissaient à mort. Sans pour cela détester les intellectuels qui souvent rendent des services et il ne faudrait pas, absolument pas, répétait-il, que tout le monde fasse le zouave et se mette à se foutre des idées et de la pensée, sinon ce serait un chaos. Parce que penser c'est l'ordre aussi. Et nous avons besoin d'ordre, parfois, estimait-il.

Et aussi il avait remarqué qu'il attirait les gens qui pensaient et il était désolé de s'avouer impenseur.

Donc il allait dans des endroits lointains en pensant le moins. Dans ces endroits à pancartes, à réclames en couleurs parfois déchirées par le vent, gondolées par la pluie. Là où tout venait d'être construit si mal qu'il avait dû falloir y mettre de la bonne volonté. Pas vieux déjà délabré. Là où un architecte, un paysagiste, un pépiniériste ont casé trois ou quatre « ça j'y tiens » dans l'espace, histoire de meubler comme ils ont vu au Danemark ou en Allemagne.

Il en retenait des histoires. Des histoires qui n'avaient rien à voir entre elles. Des anecdotes entendues dans les cafés, comme celle de l'enfant qui restait accroupi sur le bord de la route ou celle du Juif qui dit que

Chabra et Chatila ce n'est tout de même pas un camp de concentration. Plus tard il s'aperçut que ces histoires se ressemblaient. Comme si tous les gens et les lieux de ces histoires s'étaient connus. Alors il n'osa pas approfondir ces histoires. Il ne chercha pas à savoir. Il préféra continuer. Continuer comme depuis toujours. Comme en voiture ou en train pour un long voyage, avec cette expression des idées qui défilent et que l'on ne repensera peut-être plus. Ou plus tard, les doigts dans le nez. Dans la savane. Dans la forêt normande où l'on a tué tous les éléphants. Pour une discussion qui ressemble à une autre discussion, discussion de voyage. Avec sa lumière qui ne l'éblouira pas mais qui lui fera penser à autre chose, passer à autre chose. Quelque chose d'insignifiant de grande importance. Pour laquelle il n'avait pas de réponse. Jusqu'à ce que cela s'atténue. Et quelques-uns diront c'est fin de siècle. Ils se mettront à parler peut-être à boire, l'un sera séduit par des idées, l'autre par des sensations, l'un aura des sensations, l'autre des idées, ils voudront devenir amis. Et ça, ce n'est pas possible. Il n'est plus temps de s'attendrir. Jamais, jamais. Voilà comment il était seul.

Ce texte fait partie d'un travail en cours auxquels participent *Un mètre quatre-vingts d'altitude* (*Quai Voltaire—Revue littéraire*, hiver 1992, 4), *Tutti-frutti* (*Le Midi illustré*, 7, 1991) et *Record battu des solitudes* (*Lieux d'être*, 13, 1992). Il fait suite à deux romans : *Le Mur aux tessons* (L'Arpenteur—Gallimard, 1989) et *Le Neveu chronique* (L'Arpenteur—Gallimard, 1991).

Agone 7

A Marseille,tes excrétiens

Sibona Bruno

À Marseille, tes excrétiens

Sur la côte malade de son peuple de chiens,
Les monts raflés blancs roussis de nos cerveaux,
La baie-étang de notre champ de vision cette mer
Et les cils capillaires de la pensée.
S'enfonce l'amphore d'un nez qui se granule.

Le rampement des chiens et leur urine
Sur le visage de goudron ma bouche pleine de mer.
Les jets d'hommes sur les pommettes Marseille,
Les talons putes qui tapent partout mes yeux
Se brident ; un bateau s'appelant Dante
Conduit par un Turc la peste.

Offrandes ordures s'accumulent au Dieu Sec.
Pétrifiés les arbres que les fourmis argentines
Architecturent et vont ramassant
La moindre larme la moindre miette traînée
Sueur fonte croûte.

Tous ne sont qu'îles frioules, et chaque île
Frioule est un culte, le forum des vies,
La foire. Que peu d'échanges.

Les câbles et grues hérissés imperceptiblement
Translatent
Le ballet des échassiers lentes ferrailles
Sur fond d'oursins et collants de femmes
S'installe
La persévérance portuaire.

Et soudain il n'y a plus d'arbres.
Il n'y a plus que les cristaux bleus d'agaves,
Les murs affrontés à l'histoire ancienne
D'un homme nageant qui s'enfuit,
L'énormité d'une mouette les poissons que l'on sort,

Les jeunes nomades frénétiques qui courent
Vers leur vieillesse pâturage, et les vieux trop de vieux
Qui montent l'escalier de leur propre caricature ;
Goya m'entraide :

Le balaféré. Le gras, l'obèse au cuir pelé.
La belle boutonneuse la lèvre le bec-de-lièvre.
Le nez coupé, l'oreille absente ou géante, difforme.

L'éventration. Les siamois qui me fendent

Le crâne par le milieu. La mode, l'hideux,

Jusqu'à ce qu'elles soient mes gaines.

* *

*

Nos côtes, cages thoraciques.

Des bouquets d'hameçons plein les mains.

« Il ne s'étouffera pas ! Ses ouïes ne noirciront pas !

Ses yeux ne se troubleront pas ! »

Serrer le corps glissant. Retirer l'aiguille d'écaille

En sens inverse dans la lèvre distendue,

Même si l'autre pêcheur assomme de son maillet

Les têtes plates, sous des monceaux d'ailerons blêmes

Dauphin cherche le port grec.

Jusqu'à ce qu'elles soient mes gaines

(Le réel envaginé.)

Revoir sur tous les toits les cloches de verre.

Ce monde comme un poulpe la calotte retournée,

La moiteur interne exposée, par-dessus l'oeil humain,

Il y a des pieuvres de garde comme les chiens.

Pastenague la nécessité parfois

Agone 7

De faire retraite brouillée d'encre.

Tant de pressions atmosphériques et colonnades

Bactériennes,

Cordages de moules noires sur ses bronches

Bourses sèches d'air et pourtant brûlantes

D'un piétinement ouvrier à sa sortie des forges :

L'ardent intérieur d'un Bouddha de Bronze Tuberculose.

Sous l'enveloppe tout ce que nous ne pouvons saisir

(Notre être pellicule.)

Ma mère un horizon de singes mous.

Mon corps comme une lande s'étale

Floraison des fatigues végétales

Que le dôme méditerranée centre ;

Midland. Chevelure. Démangeaison.

La dernière sauvagerie crinière qui résiste sur leur tête

Et qu'ils soignent sans se rendre compte.

Ailleurs cette minime barbarie sale

S'introduisant entre nos plis, lustrant nos muqueuses

De toute une poissonnerie rouge et blanche

Dont nous chassons sans fin la faisande

Venant battre rythme de crasse,

Bains et équinoxes de crasse.

Toute cette terre qui coule et contre laquelle on s'avance
Peine du raz, remonter le flot, se regarder soi-même.

* *

*

Les arbres kakis nus sont porteurs de nos réserves
Dans leurs fruits oranges. Et tu rejettes tout. L'automne,
Comme les feuilles tombent tu te presses sueur
L'éponge réduite enfilée sur une tige de fer.

Tes rots sont des méduses arrachées à leur mer.
Je parle en provenance du silure lové près de la chaudière
Conservant encore dans sa gangue de boue une goutte de moiteur.

Tu secrètes ton vote pour la vie un parti de chasse
Dont le gibier s'échappe par toutes tes pores :
Battues ! Tu tailles l'ourlet de ton cul
Et ce que tu relâches l'abandonne à l'abîme.

Tu t'accroupis c'est le fond d'une vallée que tu dessines
Avec soin ton cul dos aux frontières nord, le col
Et tes cascades mugissent longuement d'entre tes pentes
De gneiss roches antiques. C'est le terme des conquêtes.
Sous tes seins la neige.
L'arc-en-silence délabre tes vantaux de bois pourris,

Ses flèches aux pointes en croissant.
Plus rien ne peut venir d'au-delà
Qu'un dindon caroncule qui glousse sous les ramées,
Le sud que ta face camarde rayonne de quelques vignes,
L'amour des sarments torts non taillés frangés d'aisselles rousses,
Et sur toutes les pentes des nains cultivateurs en restanques,
L'ouate et la cellulose s'accommodant de tes règles qui gouttent :
C'est le bout du monde,
Sommets brumeux élyséens qui dressent le partage de tes eaux.

On n'a pas peur du serpent des Larres dans sa grotte lové
Qui outre sa peau délaisse ses squelettes de calcium
À Grimaldi poudrés d'ocre éclaboussant de sa lance
Les éclats de silex têtes de vie père. S'abandonner, communiquer, C'est comme se faire écraser par une meule.
Jouissance étalée.

Ta poterie est brisée. Des tessons naissent
Dix nouvelles personnalités céramiques,
Les enfants du serpent multiple qui dormait dans ce vase,
Gisement l'archéologie du grand théâtre ébréché.

Du port de tes entrailles ce sont les races qui naissent
Et font voile. Les danseurs nasillards et trébuchants
S'avancent, perdant l'équilibre comme les pieds coupés
Par des coraux, les genoux cagneux,
Les coeurs de dix mille thons battants dans leurs poitrines.

Leurs bras des ailes infirmes séchant le placenta

Des quais et des embruns ils s'avancent

Sortant du rêve cargo, noirs et blancs souillure du guano

Ou comme cette négresse pie mais osseux, rasés,

Épilés du sexe aux sourcils froncés les arcades,

Certains des baillons rouges entre les dents,

D'autres une corde incrustée dans leurs muscles,

Du barbelé même et certains d'une flèche fichés tes rayons

Tandis que des corps de femmes tressautent sur les planches Convulsés comme sous les balles de cent mitrailleuses :

Ce sont tes désirs les jetées dont tu es le port

Et ce que dit le Rhône sur la scène de son delta

Porte à deux cents kilomètres en pleine mer

La barre d'écume limoneuse...

À Marseille, tes excrétiens.

Agone 7

Le départ d'Elia le cafard

Sochaba David

Le départ d'Élia le cafard

pour Laurence

Le détail le plus important de cette période de notre vie est sans aucun doute que nous n'étions jamais seuls. Il y avait toujours l'un d'entre nous pour accompagner l'autre. Mais pour être rarement seulement deux, nous n'étions pas toujours tous ensemble. Sauf dans les moments importants où alors aucun d'entre nous ne manquait. Et de telles occasions n'étaient pas rares. Parce que nous voulions tous qu'elles aient lieu. Parce qu'il était vital de nous regrouper souvent ainsi. Parce que nous n'étions vraiment ensemble qu'isolés entre nous seuls. Nous restions alors très proches les uns des autres. Toutefois, cela ne pouvait avoir lieu n'importe où. (Je veux dire que tous les lieux ne nous étaient pas favorables, et que parmi les lieux favorables, tous ne l'étaient pas également.) Nous restions serrés côte à côte, souvent jusqu'à nous chevaucher un peu. Mais toujours le dos tourné à l'ouverture d'un recoin qui nous était personnel. Ces lieux pouvaient changer. (Mais il ne changeaient pas souvent. Et avant que le recoin du moment ne soit plus satisfaisant, toujours un nouveau lieu était en attente.) Un recoin personnel, chacun d'entre nous le marquait régulièrement et aucun autre de notre peuple ne le revendiquait. Au fond de nos recoins, nous nous sentions porteurs des plus grands espoirs, parce qu'entre nous, nous savions ce qu'il en était. Voilà ceux que je quittai.

Je ne sais plus si je dois m'étonner de pouvoir vivre aujourd'hui comme je le fais, ou bien d'avoir, par le passé, vécu aussi longtemps de cette façon la plus contraire. Notre peuple a ses habitudes. Nous n'étions pas les seuls à nous regrouper ainsi, entre nous, dans des recoins. C'est une habitude que l'on peut dire atavique. Notre peuple est un peuple de recoins. Mais cet atavisme, si nous le reproduisons (avons-nous le choix ?), nous en étions profondément conscients. Aussi, nous le comprenions autrement. Donc, nous le vivions d'une manière différente. Et peut-être contraire. Et même contradictoire. Par exemple, si les recoins font entre nous l'objet d'une attention toute particulière, et si cette attention est universellement répandue dans notre peuple, il est bien clair qu'aucun d'entre nous n'a de goût pour ces recoins à cocons où abondent des larves ou leurs traces. Pourtant, ce sont typiquement de tels recoins que notre peuple, dans sa grande majorité, affectionne. Par exemple encore, si notre peuple tout entier marque méticuleusement des recoins, un simple recoin marqué suffit pour déclencher un regroupement. Et, sans aucun discernement, plus il sera marqué, plus un recoin regroupera. En ce qui nous concerne, si nous nous accordions sur nos recoins personnels parce que chacun d'entre nous les avait marqués, il importait que, pour être intensément marqués, de tels recoins ne le soient que par nous. Ce qui faisait qu'après tout, nos recoins étaient les moins fréquentés de tous les recoins de notre peuple.

Les habitudes que nous partagions entre nous seuls étaient déjà pour notre peuple une curiosité. Et, en tant que telles, jugées contre-ataviques. Nos savants (car, comme tous les peuples, le nôtre a les siens) pensaient à l'unisson que la solitude était létale à tout individu de notre peuple qui en tenterait l'expérience. Sans jamais se prononcer sur la durée limite létale d'isolement, ils déconseillaient ouvertement toute forme de solitude, qu'ils jugeaient contre-atavique et donc néfaste au bon développement de l'individu. Notre peuple est de recoins et social. Nos habitudes, disaient-ils, ne dérogent pas à l'atavisme. Elles sont, définissaient-ils, un isolement-ensemble. Et, en tant que tel, une variation orthodoxe de l'atavisme. Beaucoup d'entre nous tinrent le projet de mon départ pour l'exploration de ces hypothèses à laquelle, il est vrai, je passais alors beaucoup de

mon temps à réfléchir. Je ne suis jamais revenu infirmer devant notre peuple toutes ces idées fausses sur ses habitudes. J'ai parfois pensé le faire. Rentrer chez nous et me montrer à tous, vivant après la solitude. Mais je n'étais pas parti pour cela. Et de tels combats, nous les moquions toujours entre nous. On ne discute qu'entre gens du même avis, et l'énergie dépensée à défaire des croyances est perdue d'avance. À celui qui n'a pas déjà pensé telles pensées, il est impossible de les lui faire avoir. (Les idées qui furent forgées entre nous et profondément ancrées en nous jour après jour, je ne les ai jamais abandonnées. Mon départ n'a rien changé à cela.)

On peut affirmer que je suis né avec eux. Il y eut bien tout le temps qui précéda la prise de possession de nos premiers recoins, mais c'était l'enfance, et l'on ne choisit pas ses compagnons de cocon. On attend que ce temps-là finisse. Que finissent les mues. Que nos ailes inutiles achèvent leur croissance (je sus peu après mon départ que les ailes de peuples semblables au nôtre leur servent à voler). Que nos six longues pattes soient fortes et véloces. Que nos broyeuses soient dures et coupantes. Que notre double caudal velu discerne, entre des courants d'air incessants, les mouvements dangereux. Et toutes les odeurs qu'il faut savoir reconnaître, et toutes celles qui faut apprendre à diffuser. Tout cela ne compte pas au regard des questions que nous nous posions entre nous. Au contraire, tout cela encombre la naissance d'une pensée qui seule permet de poser et peut-être alors de résoudre ces questions. Je suis donc né avec eux. Ou plutôt, nous sommes nés entre nous.

Je ne fus pas moi-même l'un des premiers d'entre nous. Et je ne connus personne qui ait rencontré l'un de ceux-là. Ou même quiconque ayant connu quelqu'un qui ait rencontré l'un de ceux-là. (Voilà bien l'un de nos jeux de questions rituelles. Mais je sais maintenant que les questions que nous nous posions alors étaient mal formulées. Car avant d'être entre nous, nous étions parmi les autres, indiscernables. Il n'y a pas d'avant. Nous sommes nés entre nous.) Nous ne fûmes pas d'emblée tous ceux d'entre nous que je quittai. Certains arrivèrent plus tard et d'autres partirent avant mon départ. Mais notre nombre ne variait guère, car les arrivées étaient rares et les séparations provisoires ou exceptionnelles. (Aucun départ ne fut jamais un départ comme le mien, car s'ils ne se regroupaient plus avec nous, les absents restaient dans notre peuple.) L'acceptation entre nous d'un nouveau se faisait chaque fois de la même façon : un nouveau avait été remarqué, qui était amené parmi nous, dans le recoin du moment. L'acceptation n'était pas systématique. Et il y a loin à ce qu'elle l'ait jamais été. Pourtant, les critères n'étaient pas explicites, ni même vaguement définis, ni identiques d'une fois à l'autre. L'âge et le sexe n'importaient pas. Le rôle dans notre peuple non plus. (Il y avait parmi nous des savants, mais ce n'est pas en tant que tels qu'ils avaient été acceptés.) Jamais n'étaient évoqués ces jeux d'adresse que notre peuple affectionne jusqu'à la déraison. (Comme celui où deux équipes aux yeux bandés combattent à l'aide du seul caudal. Ou ces courses de vitesse sur quatre ou six pattes. Ou même ces interminables concours de détermination d'odeurs. Certains d'entre nous avaient passé leur jeunesse à de tels jeux, mais cela ne comptait pas.) Les acceptations résultaient plutôt de l'absence de refus de notre côté et de celui du nouveau venu. Si nos questions étaient les siennes, il restait. Il n'avait pas même besoin de produire des efforts évidents pour tenter d'y répondre. Il suffisait qu'entre nous il ne fasse aucun doute que ces questions, il se les posait, et qu'elles étaient au centre de sa vie comme de la nôtre. Plus que tout un chacun, nous étions préoccupés par les grandes énigmes de notre peuple. Elles étaient nos questions. Et nous les interrogeons sans fin. On peut dire que nous vivions d'elles.

Dans notre monde inconstant, plusieurs faits tout de même particulièrement inconstants retenaient toute l'attention de nos savants. (Ces faits justifiaient leur rôle. Et ce qui retenait toute leur attention était à la source de nos questions.) Je sais depuis mon départ que les savants de certains peuples concentrent toutes leurs pensées sur les denrées, tandis que d'autres peuvent ne s'occuper que d'habitat, ou s'atteler sans repos aux

mystères d'une procréation toujours en défaut ou en excès. (Ils ont tous en commun de ne jamais résoudre définitivement ces questions. Mais ces questions justifient leur rôle.) Nos broyeuses et nos estomacs sont ainsi faits que presque tout nous est nourriture. En ce qui concerne l'habitat, le moindre recoin peut faire (au moins provisoirement) l'affaire. Enfin, notre population, qui n'a jamais, de mémoire commune, diminué en deçà de sa taille actuelle, n'augmente toujours que dans la mesure de la nourriture disponible (ce qui est facile à constater) et, dit-on, de variations saisonnières (qui ne furent jamais vraiment mesurées). Toutes ces questions, qui préoccupaient entièrement les savants d'autres peuples, étaient donc résolues par nos robustes vertus naturelles. Précisément, elles étaient résolues parce qu'elles ne se posaient pas à notre peuple. Nos mystères n'étaient donc pas là. Nos mystères, que de menus faits divers alimentaient quotidiennement, s'appuyaient sur des légendes que personne ne mettait en doute. (Et surtout pas nos savants dont elles participent à fonder le rôle.)

Nous ne sommes pas éternels. Je sais depuis mon départ qu'il est des peuples dont les adultes n'ont jamais vu deux fois se lever le soleil. (Mais forment-ils alors un peuple ?) Ailleurs, des individus étaient nés il y a si longtemps qu'ils croyaient être de tout temps. Chez nous, l'on vit le temps de savoir que nous mourrons, et l'on meurt avant d'oublier qu'un jour nous sommes nés. Comme de fatigue, les plus vieux s'éteignent parmi nous, au fond d'un recoin. Parce qu'il n'y a là rien d'exceptionnel, cela n'a jamais gêné quelqu'un. Chez d'autres peuples, un tel recoin serait abandonné. Nous attendons en toute quiétude que l'enveloppe s'effrite et que nos va-et-vient en dispersent les fragments.

Mais c'est tout autre chose, quand certains disparaissent en pleine force de l'âge sans qu'un seul proche puisse en donner une raison précise. Quand on rapporte des témoignages de cadavres retrouvés mutilés, le plus souvent écrasés, parfois littéralement hachés, toujours méconnaissables. C'est tout autre chose, même si de telles disparitions n'étaient déjà pas fréquentes, et si ces découvertes passaient pour plus rares encore et, pour tout dire, exceptionnelles. (Aucun d'entre nous n'a connu quelqu'un qui y fut réellement confronté, ou même quelqu'un ayant personnellement connu un témoin.) Ce fut pour nos savants la raison de l'élaboration de théories successives, contradictoires, et toujours particulièrement compliquées. (Si je reste aujourd'hui incapable d'en donner même une image imprécise, nous ne réussissions jamais entre nous à les discuter jusque dans les détails.) Quoi qu'il en soit, elles échouaient toujours à expliquer l'absence de tout témoignage direct de ces meurtres, comme la nature exacte du meurtrier. Car, fameux pour la vélocité de notre course, l'un de nous aurait dû pouvoir un jour s'échapper et témoigner de cet ennemi inconnu. (Mais rien de tel n'est jamais advenu.) Enfin, et même surtout, la force nécessaire à la réalisation de ces actes dépassait de beaucoup ce dont l'un ou même plusieurs êtres, qui se seraient associés, pouvaient développer. Nos savants repoussaient les limites de leur savoir par les élans de leur imagination. Ils ne s'accordaient pas sur leurs explications. Et celles qu'ils publiaient ne les satisfaisaient pas eux-mêmes. (Que dire alors de chacun d'entre nous ?) Toujours, les disparitions restaient inexplicables et les cadavres mutilés également inquiétants. Mais ce n'est pas tout.

Aucun d'entre nous ne connut l'un de ceux qui survécurent à l'événement mystérieux qui faillit décimer notre peuple. (C'était bien avant la naissance du plus âgé d'entre nous, mais l'on enseigne très tôt aux plus jeunes ce qu'il faut en savoir.) On dit qu'en quelques journées seulement tous les adultes disparurent. Dans nos recoins d'habitation, ne restaient que les derniers-nés et les plus vieux (ceux qui ont cessé d'explorer et ne se nourrissent que rarement, et seulement des restes laissés par les plus actifs). Sans doute n'enseignèrent-ils aux plus jeunes qu'un savoir élémentaire. (Nous avons beaucoup discuté entre nous de ces pertes désastreuses et certainement irrécupérables pour la connaissance historique de notre peuple.) Les plus vieux devaient être déjà morts quand commencèrent les premières explorations. C'est progressivement que furent découverts des

dizaines de corps desséchés, empilés, intacts, à l'intérieur et aux abords de plusieurs recoins. Des morts sans violence dans des recoins aux charmes irrésistibles. Quatre recoins précisément. Trois d'entre eux auprès de nos plus riches lieux de récolte. Le dernier, qui se trouvait en zone humide, ne contenait que quelques corps. Tous étaient situés assez loin de nos recoins d'habitation. (C'est sans doute ce qui nous sauva.) Parfaitement semblables, ce qui est déjà en soit remarquable, ils regroupaient les charmes majeurs que notre peuple trouve aux recoins. Il fallut réagir. Et notre riposte de survie, avant tout pratique, fut radicale. Les anciens lieux de récolte ont été aussitôt abandonnés (et il en est encore ainsi). Depuis, des règles ont été clairement établies, et même les plus jeunes savent taire leur curiosité et s'éloignent des recoins aux charmes trop puissants. Mais cette riposte, pour être d'une certaine efficacité quant à notre protection, se révèle néfaste pour tout processus de connaissance. Parce qu'elle interdit la recherche des causes réelles, elle nous prive de toute véritable investigation sur la question. Autrement dit, de savoir un jour ce qu'il advint vraiment. Nous pensions entre nous que cette riposte était insuffisante. Parce qu'elle ne s'appuyait que sur un passé fragmentaire, elle ne pourrait prévoir une situation nouvelle. Une véritable réponse, pensions-nous entre nous, répond à des questions qui ne sont pas encore posées. (Je me suis souvent interrogé depuis sur nos raisons avouées de nous inquiéter sans cesse des dangers à venir, du retour inéluctable de la catastrophe passée. Elles n'étaient pas toutes en elles-mêmes de mauvaises raisons. Mais peut-être ces inquiétudes-là, comme d'autres, nous éloignaient-elles de certaines questions plus concrètes.)

On a dit aussi que ces recoins mortels diffusaient violemment les appels particuliers auxquels notre peuple ne peut résister. Mais ce dernier fait fut presque unanimement, et de tout temps, soumis à caution. Aucun de nos savants ne le prenait en compte dans une théorie. Ils prétendaient que cela avait des conséquences désastreuses. Car ces appels, nous seuls les fabriquons. Et il faut des semaines aux plus jeunes pour en maîtriser les subtilités. Comment concevoir l'étranger capable de maîtriser nos odeurs ?

L'histoire récente de notre peuple et les règles qu'il en a tirées ont réduit tout savoir possible à l'état d'une éternelle spéculation. Et entre nous, nous étions comme les maîtres dans ce domaine. (Au fond de nos recoins, les débats qui pouvaient animer violemment nos rencontres voyaient souvent périr sans retour une théorie et, dans l'élan, condamner sans appel le savant qui l'avait produite.) Mais à dire vrai, ces spéculations qui nous occupaient tant et justifiaient le rôle de nos savants n'intéressaient vraiment personne d'autre. Dans son ensemble, notre peuple s'arrêtait à peine aux conclusions provisoires, qu'il oubliait au fur et à mesure de leurs publications. Il suivait une fois pour toutes les règles qui avaient été fixées. Il ne se souvenait pas qu'elles avaient été jugées un jour inefficaces, puis réhabilitées, et à nouveau condamnées, pour d'autres raisons qu'il n'avait pas écoutées. Notre peuple est de règles et oublieux.

Si nos savants ne surent jamais lier ces deux morts qui frappèrent notre peuple, nous avons construit entre nous une théorie. (Comme toutes nos conclusions, elle découlait essentiellement d'un principe de raisonnement. Et aucun fait décisif ne nous permit jamais de l'éprouver.) C'était élémentaire. Nous ne pouvions raisonnablement penser l'existence de plusieurs ennemis invisibles et implacables. Nous proposâmes donc qu'il ne pouvait s'agir que de deux modes d'une source mortelle unique dont il se pourrait même qu'elle eût d'autres modes d'apparaître. Deux modes parmi l'infinité des modes d'apparaître d'une substance invisible à nos sens, mais peut-être concevable par notre esprit.

Sans cesse entre nous ces conceptions étaient précisées. De nouveaux arguments consolidaient l'édifice, d'autres lui raccrochaient des questions qui nous avaient semblées étrangères. C'était entre nous une tâche sans fin et ignorée de tous les autres.

Si j'ai connu depuis mon départ bien des choses qu'entre nous nous n'avions jamais soupçonnées, je ne sais rien de plus aujourd'hui des questions essentielles qui nous préoccupèrent tant.

Mes rencontres sont innombrables. Mais puis-je vraiment parler de rencontres, quand je n'ai le plus souvent qu'aperçu des êtres fantasques et indifférents, dont une longue et minutieuse description des façons ne ferait que les rendre plus absurdes encore.

J'observai plusieurs fois ceux dont j'ai souvent entendu dire depuis qu'ils nous remplaçaient dans les meilleurs lieux de récolte et dans les plus beaux recoins. Mais c'est encore un fait à vérifier. Ils sont si faibles, comparés à ceux de notre peuple, que je n'arrive pas à me ranger à cette croyance. En comparaison de toutes les autres rencontres que j'ai pu faire, ils nous ressemblent, c'est indéniable. Pourtant, ils ne sont pas comme nous de ce noir profond et presque bleu, mais d'un brun aux reflets dorés. Plus fins, ils paraissent plus fragiles. Leur tête est plus grêle mais plus soudée au corps. La forme de leurs ailes peut laisser penser qu'ils sont capables de voler, mais je n'ai jamais vu un seul d'entre eux décoller ou atterrir. Malgré ce rapport de force qui m'est si évidemment favorable, je ne me suis que rarement montré à eux. Je n'ai jamais jugé que nos ressemblances suffisaient pour me garantir un accueil favorable et ensuite un commerce satisfaisant.

J'ai surtout croisé de nombreux autres groupes de notre peuple. Je savais leur présence très tôt, par cet appel dont je crus chaque fois qu'il s'agissait de celui des recoins mortels. Mais j'étais prêt à prendre le risque. Je me disais alors qu'il s'agissait de connaître définitivement la réponse à une question cruciale, et que je mourrais ainsi plus savant qu'aucun d'entre nous, ou que peut-être, je survivrais et rentrerais alors dévoiler à tous ce mystère. Mais je crois maintenant que mon besoin de rencontrer des semblables était plus fort que l'envie de savoir et même que la peur de mourir. Quoi qu'il en soit, j'ai chaque fois retrouvé dans ces recoins qui m'appelaient des semblables bien vivants. Ils différaient de nous par de menus détails, mais surtout par la forme des énigmes qui leur pesaient. (Je ne me lassais pas d'écouter les questions parfois naïves qu'ils se posaient. Je ne me fis jamais prier pour raconter ce que j'avais vu, et expliquer les conclusions que j'en avais tiré. Mais je ne crois pas que beaucoup d'entre eux me crurent sur tous les points.)

J'ai été accepté dans certains groupes pendant de longues périodes. J'ai aussi été chassé. Mais dans aucun autre groupe, des êtres ne surent me retenir comme l'avaient fait ceux d'entre nous que j'avais quittés.

Agone 7

Lettres à un ami vagabond

Salazar–Ferrer Olivier

Lettres à un ami vagabond

Correspondance de Félicien Rops à Jean d'Ardenne *

Jean d'Ardenne et Rops s'étaient rencontrés en 1865. Rops lui avait écrit, avec des vers naïfs, qu'ils étaient tous deux du même métal, celui de l'irrespect et de la jeunesse de vivre. Ils s'écriront jusqu'à la mort de Rops, en 1898. Rops exigeait que ses lettres soient brûlées. Jean d'Ardenne les conserva, mais Rops de son côté brûla fidèlement toutes les lettres de son ami.

Ils furent tous deux grands voyageurs. Tous deux correspondants pour de grands quotidiens. Jean D'Ardenne devenu rédacteur de *La chronique* à Bruxelles, et reporter itinérant, de Saint Petersburg à New–York, croisera les pas de Rops à Thozée, aux côtés de Malassis, l'éditeur des *Épaves* de Baudelaire, puis à l'auberge d'Anseremme, chez la mère Boussingault, au bord de la Meuse, repère joyeux des frondeurs et des artistes belges en mal de convention, le long de la mer du nord, puis à Paris, ce merveilleux Paris si nouveau, aux côtés des peintres Manet, Artan, Degas, et encore de Hugo, Mistral, Arène, et Daudet.

Rops, ayant éprouvé la vie raisonnable en famille, avec une femme riche et noble, au château de Thozée — où Baudelaire était venu se réfugier, poursuivi pour dettes en France —, fuira en 1875 à Paris, ayant cédé au mouvement, aux terribles exigences de vie qui font aimer les corps nouveaux, et explorer la Pusta hongroise ou les lacs canadiens ; puis il rejoindra ses amies Léontine et Aurélie à Paris où il vivra la naissance du symbolisme, l'héritage satanisant de Baudelaire, en illustrant Barbey d'Aurevilly, Mallarmé, Villiers de l'Isle–Adam et Glatigny. Il donne à la gravure licencieuse son grand art, en illustrant la franchise impudique et glorieuse du corps. Il s'impose immédiatement en maître de la gravure, dicte son travail, délaisse des commandes. Peintre, il comprend et suit la naissance de l'impressionnisme ; son talent de coloriste va au paysage ; la lumière nue et terrible de la méditerranée, les ciels scandinaves lui donnent le pressentiment d'un art nouveau ; New–York lui ouvre des styles inouïs ; la vitesse, le mélange des genres et le fonctionnalisme le frappent en Amérique. Partout, il est en avant, il accompagne au lieu de freiner, il rythme le siècle d'enthousiasme.

Les lettres ici présentées, pour la plupart inédites, sont extraites d'un lot de cinq cent quarante lettres retrouvées. Et ce lot n'est qu'une partie de l'énorme correspondance de Rops qui était déjà célèbre en son

temps. "Si on publie un jour la correspondance de Félicien Rops, disait Degas, je m'inscris d'avance pour mille exemplaires de propagande". Éblouissante, elle rejoint d'emblée la prose de Rimbaud et de Cendrars. Elle joue de tous les styles selon ses destinataires, tour à tour intime ou fabuleuse, elle parle sans préjugés du monde entier.

* *

*

Paris, le 31 mars (1875)

Six mots en hâte cher vieux,

Me voici arrivé, pas très bien portant, mais enfin capable de travailler dru. J'ai à ce point de vue un terrible mois d'avril à passer ! (...) Retrouvé les mignonnes de la rue Mosnier ; ce qu'elles sont et seront : toujours les plus honnêtes et les plus charmantes créatures du monde. Elles me réconcilieraient avec toute l'humanité. Je les ai retrouvées très embellies, Auré devenue tout à fait femme et Léon la *mulier fortis* de l'Évangile. Leur entreprise réussit très bien, elles ont dix ouvrières, et sont en train de fonder une bonne maison. (...) Ici encore, ouverture de l'exposition des « Intransigeants », très curieux. J'espère que tu pourras encore la voir, fin avril. Cela fermera, je crois le 30. (...) C'est réellement une machine qui va t'intéresser et il faut que tu ne la rates pas. C'est la nouvelle virée de la nouvelle peinture. Il y a là un nommé Caillebotte, Carlebotte ou Courtebotte, je ne sais plus, qui va forcer l'avenir à lui trouver des couronnes (comme je disais en 1853 en parlant à Mlle Odile Dullé). Malgré son nom ridicule et impossible à retenir, il a peint un tableau qui pour avant une assiette, pour second plan son père qui déjeune, et pour arrière-plan, sa grand-mère, qui est une et vraie chose des plus belles et des plus neuves. Slingeneger y serait réduit en insecticide, s'il voyait cela ! Ah ! le bon milieu malgré tout, malgré ses vieux, ses canailles, ses maquereaux, ses putains, ses jésuites et ses loyales épées, que ce milieu parisien qui vous fait surgir toujours de nouvelles efflorescences de son fumier. Il ne faut pas que tu y restes deux ans sans y venir (...)

Écris, je t'embrasse au galop. F.

* *

*

Jean d'Ardenne, entrant un soir à l'auberge d'Anseremme, près de Dinant, au bord de la Meuse, y attirait immédiatement tous ses amis, Rops, Edmont Carlier, l'écrivain Henri Liesse, Armand Gouzien, musicien et

critique musical, et de nombreux autres peintres et artistes. *Au repos des artistes* servit de délicieux repaire à une colonie affranchie et joyeuse. Jean d'Ardenne y laissait une malle en permanence. Rops laissa sur les portes des chambres une *Baie de Monaco* et un *Paysage de Dalécarlie*. Des bals et des courses d'aviron s'y déroulaient sans protocole. Les mœurs y étaient absolument libérées de la raideur de la bourgeoisie de province.

Anseremme (1876)

Vieil abruti,

Voilà cinq jours que j'attends de tes nouvelles. Mme Bricart me charge de te dire qu'elle t'invite à dîner dimanche à 1 heure ou l'attendre samedi soir à Anseremme.

Viens-y. La majoresse t'a en forte estime et tu parais destiné évidemment à combler le vide vaginal que mon départ laissera incombé. Cela vaudra mieux que de renouer ou plutôt renoeuder sans cesse comme tu le fais, comme le caniche évangélique « qui retourne à son vomissement » — Saint Luc, chap. XII — Ainsi vieille brute — il fait merveilleux ici et nous serons seuls. PanaV aqhnaioV, et Liesse et Edmont qui arrive ce soir. À toi. Fély.

* *

*

10 mai 1877 (*lettre non située*)

Il y a de l'eau, des canots, la forêt, tout ce qu'il faut pour vivre. C'est le seul endroit de la forêt où la Seine vient baiser les pieds des vieux chênes. Il y a là une baraque avec atelier ; je me la paierai peut-être.

Sinon nous irons en juillet à Douarnenez. J'ai été en Bretagne et je vais devenir le plus bretonnant des bretonniers. On ne les a jamais fait ces cochons-là. Nous revenons de Barbizon et de Marbottes. Quelle merveille de lumière ! du haut des rochers de Belle-Croix, c'est une mer de bouleaux argentés. J'ai découvert de nouveaux trous peu connus et peu fréquentés. La vallée creuse, la Mau aux évées, la table du grand maître (..).

À toi. F.

* *

*

15 avril 1879 (*lettre non située*)

Tu es trop loin de Paris (du reste, on en est loin à Créteil) pour savoir le grand, le vrai mouvement d'art moderne et *mouvementé* qui est ici. Sans cela tu aurais trouvé plaisir pour toi-même à dire le premier à propos de ta visite aux Stevens quelques vérités aux artistes belges, à nos amis Rousseau et Leclerc. C'était de même que l'article que tu aurais pu faire sur Aubanel — plus intéressant pour toi et pour les autres aussi que de secouer les puces des cléricaux de Nivelles.

Et bien, tant pis si tu n'as pas le goût de ces choses ! Faudrait traiter cela. L'exposition des indépendants (impressionnistes) est ouverte ; je voudrais que tu puisses y passer *une heure*. Tu comprendrais que j'ai raison et que tu as eu tort, et que tu as encore tort de ne pas dire *partout, n'importe comment et n'importe dans quoi*, les vérités qui sont nos articles de foi et pour lesquelles, je m'en vante, nous avons beaucoup pâti et pour lesquelles nous souffrons encore. Moi, du moins, car si je n'avais pas foi en l'art moderne et si j'acceptais de dessiner de jolies choses Louis XV ou Charles IX, je gagnerais de l'argent plus que j'en gagne — bêtise peut-être, mais bêtise qu'il me plaît à faire (...) Tu répareras cela. À bientôt, mon vieux, et je suis heureux enfin de te voir au travail. Bon courage ! À toi, Fély.

Avec tout cela, tu n'as pas vu encore le « Pornocrates ». Cochon ! (...)

* *

*

Munich, dimanche (août 1879)

Mon vieux Dom,

Sommes ici avec Gouzien, délégation aux fêtes hongroises. Rops représentant du *Figaro*. Attendus à Vienne par bateau à vapeur, & &... te raconterai cela. C'est pas tout cela, demain ou plutôt dans huit jours nous serons à Venise, de là : lac de Côme. Ici, on a besoin de toi : pouvons-nous aller du lac de Côme à Coire et Lucerne et revenir à Paris par le Splugel, en faisant une bonne pointe de Suisse sans plus de frais ? Réponds avec la rapidité qui caractérise un Parisien de ton tonneau.

Autre chose, si par hasard *La Chronique* reproduisait quelques fragments de ma correspondance, veille à ce qu'on ne prenne pas le fragment le plus bête, ce qui arrivera si tu n'y regardes pas (...) Vite un mot de réponse sans tarder et l'itinéraire à l'hôtel Hungaria à Buda-Pesth, Hongrie. À toi, vieux stoquia, nous t'embrassons. F.

* *

*

Paris, 6 septembre 1879

Non, les dieux ne l'ont pas voulu, je ne serai pas et je n'ai pas été le collabo de saint Genest ! ! À ta première lettre, Magnand voyant que que les hongrois ne tarasquaient pas assez en l'honneur du *Figaro* les a envoyé se faire foutre, en me gardant les appointements. J'ai fais les articles et les croquis et ils vont paraître en plaquette :

Rhapsodies hongroises

Tu m'en feras des extraits ; il y a des pages faites « bien d'impression » sur les tziganes et leur musique qui ont épaté le musicien, inspecteur des Beaux-Arts Armand Gouzien, lequel n'en avait jamais autant dit que l'anacroche Fély Rops. Nous avons traversé des villages où les enfants nus *de quatre ans* jouaient du violon et du cymbalum — quels violons et quels cymballums ! Voici l'itinéraire suivi : de Paris à Munich (*Les quatre saisons*, tu l'as deviné), de Munich à Vienne (Grand Hôtel) ; de Vienne à Pesth par bateau envoyé spécialement à notre rencontre. De Budapest, (car il faut se débarrasser de l'habitude de dire Pesth pour Budapest, en un seul mot comme les Hongrois) (Hôtel de l'Europe, le plus chic, chambres : 40 F par jour, offert par la Hongrie !) De Budapest à Szeged que les Allemands appellent Szegedyn, de Szeged remonté au lac Balatan — exactement le lac de Garde à ce qu'il paraît.

Je file à cheval (en laissant Gouzien se reposer à Kulpin) avec le peintre Pallick, excursion dans la steppe hongroise — une merveille ! — la Pusta ! Retour à Kulpin, laissant Widayn Roudchouck ! ! Retour par la Bańska — la ligne de l'Alfold Bohu qui se poursuit jusqu'à Fiume, et que nous requittons pour passer à côté de Trieste et arriver à Venise par terre pour aller plus vite.

Le lendemain, nous prenons un bateau à voile, et nous allons en mer voir la Venise, de loin. Nagé au Lido. Venise ne me donne pas la moindre désillusion, ce qui est réellement extraordinaire ! Vérone, bien, mais surfait, malgré le marché aux herbes et le Scaliger. Lecco, le lac de Côme, arrivés à sept heures à Calico, de Calico à Chiavenna par diligence le soir. Très beau voyage par une lune = soleil. À cinq heures du matin, en haut du Splugen. Montagnes comme toutes les montagnes. La Viamala à vingt soeurs de Christiana à Bergen. Coire, Zurich, Lucerne, petits lacs embêtants. Les quatre cantons plus intéressants, mais tout cela bien resserré et bien embêtant de couleur ! Et peuplé comme Asnières, les Suisses et les voleurs en plus ! du bourgeois idiot, « Seul avec des pieds sous le regard de Dieu ! » dans vos jambes. Ce pays serait possible s'il n'y avait ni Suisses ni Suissesses (toutes horribles ! ! !) ni bons lakistes, ni bons alpentockeux. Tout cela se passe sur soixante lieux de terroir dans une armoire, et on le sent ! Rendez-vous aux merveilleuses filles de Budapest et à la Pusta ! ! — Rendez-moi Venise, aussi usée que la Suisse celle-là et cependant elle est inoubliable et toujours admirable ! La Vénitienne peu belle, mais souvent du caractère. Enfin, Bâle, une ville de demi-aspect, mais il y a Holbein ! — Belfort, Troyes, Paris, en vingt-cinq jours tout cela ! ! !

Gouzien voyageur de demi-teinte, ne marche pas, geint quand il n'est pas moelleusement couché et qu'il n'y a pas de glace à rafraîchir, mais s'intéresse à toutes les femmes, ce qui fait compensation. Les actrices du théâtre de Budapest lui ont — nous ont — offert un souper ! ! toutes croyaient avoir une réclame dans le *Figaro*. Je les ai laissées se bercer, moi aussi, moelleusement, dans ces illusions roses.

À bientôt, vieux pitre ! Tu vois que ta lettre nous a été utile, nous te devons Calico et le Splugen, ce qui est une jolie chose, somme toute et bien intéressante au clair de la lune. Il faudra que je revoie la Suisse, peut-être en venant de Paris directement me fera-t-elle un autre effet qu'en sortant de ces steppes si grandioses, où les troupeaux de chevaux et les boeufs presque sauvages viennent comme dans les paysages bibliques se grouper autour des puits ou boire le soir l'eau du Danube, un fleuve étrange qui a l'air d'un lac roulant (couvert d'îles sans bord, un Mississipi d'Europe). Tout vous paraît petit en quittant ces immensités — du reste Pusta veut dire la « sans fin », la steppe.

Il faut que nous revoyions cela ensemble avec Edmont ; on achète un cheval excellent pour quatre ou neuf louis — on le revend trois, et on roule à travers la steppe. Mais Gouzien est un infirme ! Très charmant dans les endroits civilisés, mais effrayé des déserts et de leur inconfortabilité (...)

Télégraphiquement, à toi, et à bientôt,

Je vais aller en Belgique. Fély.

* *

*

Rapsodies hongroises

Les soirées de Pesth sont particulièrement belles, admirables pour nous et pour tous ceux qui ont « leurs nerfs sur eux ». Le château de Buda émerge des dernières lueurs du jour que le Danube reflète avec des tons bronzés de vieille armure. Les grands steamers noirs, hippopotames aux yeux de feu, estompés déjà par l'ombre, sillonnent le fleuve en soufflant, creusant derrière eux des remous de soufre et d'or. Puis tout se calme par degrés, et les bleus du soir gagnent toujours. Sur les coteaux, bien loin, plongées dans une dernière ondée de lumière, les petites maisons des vigneron s'endorment doucement comme une bande de mouettes ensommeillées.

Alors ce Danube énorme apporte des fraîcheurs attiédies. Ses vagues viennent frôler les rives avec des froufrous de satin, et on entend comme des bruits de baisers donnés à la terre. L'homme fleuve des vieilles mythologies se sent. Il sort de lui quelque chose de puissamment voluptueux qui se lit dans les yeux noyés des femmes, dans leurs poses molles, dans leur parler plus doux. Jamais cette belle langue magyare n'est plus caressante qu'à l'heure des premières étoiles.

Cet alanguissement vous pénètre et on comprend le mot : « Pesth est la première ville d'orient », c'est un enfant que l'Asie a poussé en Europe, le plus loin qu'elle a pu. Et quoi qu'on a pu faire, il a gardé les traits et le souvenir de sa mère, qui pendant les nuits d'été revient encore lui parler et le baiser au front.

* *

*

Rops illustre d'un frontispice Les Notes d'un vagabond de Jean d'Ardenne, paru en 1887 chez Kistemaekers à Bruxelles, ouvrage qui évoque leurs jeunesses bohèmes, et les voyages de l'auteur.(1887)

Mon vieux,

Le frontispice est réussi : un globe terrestre décalotté, un petit génie à ailes et à queue d'hirondelle tient au bout de sa plume trois ou quatre bonshommes : un Russe, un Italien, un paysan et un bourgmestre qu'il extrait de l'intérieur. Le globe repose sur des volumes : les notes d'un vagabond, albums, sac de voyage, etc. Au bas arrive sur les volumes la muse des voyages, nue, avec jambières.

Pas d'indécences !!

Voilà, j'y mets les derniers coups de burin. Dès que Delattre va passer, je t'enverrai épreuves. Delattre achève le tirage de son livre, il aura sans faute fini mardi. Mardi matin, il m'a promis d'être chez moi.

Frontispice de l'avis de tous est très réussi. J'en ai raté deux. Je peux te le dire maintenant que c'est fini. Difficile à faire, une machine vague, pour ne pas retomber dans les éternelles vignettes des guides de voyageur !! Oh ! vite, un mot. J'ai mis *Jean d'Ardenne* et pas *Léon Dommartin*, si changement, écris au plus vite, je graverai cela en dernier lieu au dernier moment. Si pas, attends épreuves.

Pour la muse du voyage, j'ai eu le plus beau modèle de Paris, malheureusement, je n'ai pu la dessiner que de dos !

Le Désespéré de Léon Bloy fait un bruit du diable, mais tous les journaux font silence!

* *

*

31 octobre 1883 (lettre non située)

Je t'écris pour te dire que je vis toujours et pour t'envoyer ma nouvelle adresse à partir du 21 janvier 1884, 21, rue de Gramont ; pour te prouver que je t'aime beaucoup, je t'envoie la lettre que je t'ai écrit il y a cinq grands mois ; il vaut mieux se dire ce que l'on a à se dire. La parole corrige la dureté du verbe et le ton fait la chanson (...) Léontine et toute la maisonnée s'installent le 1er janvier 1884, le 19 de la rue de Gramont et moi au 21, comme je te l'ai dit ; les maisons communiquent. J'ai un plus petit, au 17 de la rue de [---]. Ce sera parfait pour le travail. Tout cela coûte douze francs de loyer par mois. Il va falloir donner un fort coup de collier, mais le coup de collier est devenu inséparable de ma vie, et je ne la conçois plus sans cela. Je suis devenu si parisien, si imprégné de cette atmosphère de travail fou, de pensées crânes et neuves, où les nerfs chantent et dansent, que c'est une joie pour moi de voir le devoir faire se dresser. J'ai abattu cette année un travail fou et je n'ai pas encore assez travaillé. Uzanne va, je crois, diriger un immense magazine, tout cela ne m'empêche pas de faire des études de feuilles (...) On arrive à avoir cent bras et cinquante têtes comme on arrive à voir du ciel ou de la terre comme les vrais artistes.

Tu verras les belles choses que j'ai faites ; je commence maintenant pour Londres *Le Livre des paraboles* ; le Lemerre est déjà pour là-bas car il faut te dire que j'ai été sept fois à Londres cette année. J'en reviens et j'y retourne le 20 novembre. Les amies Léontine et Auré feront évidemment de grandes affaires dans ce nouveau coup. L'appartement du 19 de la rue de Gramont est superbe. Le salon peint par Paillé, élève de Bouchet, avec les boiseries du temps, d'un caractère et [---], à croire que Madame d'Épinay bavarde dans la chambre d'à côté, et discute avec les beaux esprits.

Es-tu venu à Paris depuis quelque temps ? Bref, voilà tout. On m'a dit qu'en Belgique, on disait que j'étais devenu fou ; délicieuse patrie ! As-tu entendu parler de cela ? *La Germinie Lacerteux*, illustrée par Rops, paraît en mars 84. Tout est fait. *Les Sonnets du docteur de Camuset*, dessins de Rops, paraissent en mars. Tout est fait. *Le Vice suprême*, de Joséphine Péladan, chez Lemerre en mai. J'y travaille, c'est fantastique (...) *Les Sataniques* sont parus, cinq cents francs les six planches. et voilà ce que Paris a fait de cet indolent de Rops. Aussi tu voudrais me faire nommer roi des Belges que je t'enverrais au diable. La place royale ne me plaît pas ! À part cela, quand on veut on est heureux sous un toit de chaume. À toi, vieux, de ma vieille amitié. Fély.

P.S. Et ne te disculpe pas. Tu as tort ! N'aggrave pas tes fautes. Tu restes, cela m'est égal, puisque je vois combien la Belgique a gonflé tes défauts sans souffler dans tes qualités. Je lis *La Chronique* pour ta punition ! ! ! Je la lis tous les jours, je ne la collectionne pas.

* *

*

(Espagne, 1880)

Je suis dans toutes les Espagnes avec le bon Gouzien. Je ne déplanche pas du musée de Madrid. 14 Zurbaran, 58 Ribiera, 166 Rubens, 54 Vélasquez, 10 Raphael, 46 Murillo, 43 Titien, 54 Tintoret, 25 Paul Veronese. 2000 tableaux. Voilà comme ils y vont ici. Quand à la bête humaine, qui m'intéresse encore plus que les tableaux ; étonnante, et d'une allure ! À part les coups de *cuchillo* et de *navaja* que l'on risque si on regarde leurs femmes d'un peu trop bas, la vie y est crâne et vibrante. Partons pour Séville et la côte méridionale.

Besoin de Grenade et surtout d'Alhambra ; besoin de voir tout cela. C'est trop bête de ne pas l'avoir vu. Je me suis fâché contre moi. Du reste, tu sais, à Paris, on trouve toutes les occasions d'aller où on veut.

Et des paysages brûlés, dévastés, apocalyptiques : ce qui me charme, dit Gauthier dans les paysages d'Espagne, c'est qu'ils ne sont *pas suisses*. Tu vois que son bon oeil de peintre avait été blessé par ces lacs pistacheux et par les monts grosaillieux de là-bas. Ici, rien de tout cela. La terre, l'homme, l'animal qui les sert et peine avec eux, car la terre souffre ici, y est du même bloc de la même tonalité, du même faire, de la même terrible matière. C'est d'ensemble, que veux-tu. La Huerta, depuis Ronda jusqu'à Madrid est plus sinistre que toutes les Gorges du Diable (...)

* *

*

21 avril 1880 (lettre non située)

Mon vieux,

Me voici de retour avec tous mes biblots (les uns écrivent bibelots). Nous retournerons si tu veux en Espagne ensemble en 1881 *au printemps*. Affaire de 1000 F quand on est bien piloté par quelqu'un qui a fait le voyage, ne mange pas comme Gouzien, et connaît les mauvais endroits.

Superbe tout cela ! Pays canaille et bien curieux. Je hable espagnol comme les Cervantes d'auberge ! Je rapporte beaucoup de choses. Tu verras. J'ai lâché Gouzien qui mondanisait à Madrid et je suis resté dix-huit jours sur les vingt-neuf que nous avons passés là-bas en Andalousie. C'est une Afrique espagnole. Quand aux femmes (tu sais si je suis peu gobeur quand aux pays à belles femmes), il n'y a pas à nier : à Séville, il y a quatre très belles filles sur six. Je suis même tenté d'écrire cinq/six. Étonnant ! à Madrid, les femmes sont laides et dans toute l'Espagne du Nord et du Centre, mais en Andalousie les Maures ont fortement troué leur burnous et cela se voit. C'est la vraie Espagne.

N'oublie pas de venir en mai à Paris. Viens vers le 15. J'irai à Bruxelles, je crois vers le 10, et je n'y resterai que très peu de jours. Viollet-le-Duc (ta victime) a ici une exposition superbe dans le musée Cluny (...) Je rumine un voyage à Cuba-La Havane, Santiago de Cuba et la Martinique. Cela ratera peut-être, mais pas de ma faute. Dans tous les cas, ce ne serait du reste que pour l'hiver. On m'offre ce voyage pour faire des dessins là-bas. L'Espagne m'a mis en appétit et La Havane -- à ce qu'on m'a dit est une Séville poussée jusqu'à l'ivresse.

Ici rien de nouveau. Gouzien est déjà reparti pour aller audir un opéra à Marseille. J'ai oublié de te dire qu'en Espagne nous étions en mission ; moi comme secrétaire de Gouzien ! Étonnant. Ici tout arrive.

Gouzien restera jusqu'au 1er mai pour audir son opéra. Je l'ai engagé à aller voir à Martigues et à Aigues-Mortes — des trous bien curieux ! Sur des mers mortes.

Gouzien est nommé commandeur de l'ordre de François Joseph. Dans les bals, il est cravaté de rouge et a une brochette étourdissante. Il remplit les salons. Moi, je ramasse les dames derrière lui. Je suis le Piféar de *Si j'étais roi* ; un rôle qui me plaît. Viens, il y a de la place pour deux. Je t'assure que ta place n'est plus là-bas. Use ta dernière année, c'est tout (...) Liesse, lui, vit en son 110 du boulevard de Courcelles comme il vivait à Ségovie. Il reste le nez enfoui dans ses paperasses et quand il les quitte, c'est pour se fourrer dans les parties les plus sexuelles de cette bonne Maria, qui d'ailleurs, arrive à le dominer entièrement.

À toi mon vieux, et à bientôt, Fély.

Écris-moi. Ton livre avance-t-il ? Envoie-le-moi en pages. Je suis curieux de lire cela. Le Jack de Liesse, Lafontaine et Daudet reçu à l'Odéon.

* *

*

(lettre non située, non datée)

Mon cher vieux,

Je ne t'engageais à venir à Nieuport que dans l'hypothèse admise d'un séjour d'une semaine avec ta fille à Anseremme. Il faut trois heures pour aller à Anseremme, il en faut quatre pour venir à Nieuport et la vie n'y coûte rien. Puis il y a la mer. Ma fille est ici et transformée par la susdite mer. Rien ne peut donner une idée de la lumière et de la beauté de ces plages blondes par ce temps-ci.

(...) Daudet a dit à Liesse que c'était déplorable de voir un homme qui sait écrire s'embourber dans un pays anti-littéraire et s'y perdre. Il est enchanté de Paris et de la réception qu'on lui a fait. Son livre le porte. Nom de Dieu ! quand je vois ces choses-là, et que je pense que tu fais... *La Chronique*, une chose bête qui ne te rapporte ni réputation, ni même argent, ni rien de quoi que ce soit, je suis tenté de t'engueuler à blanc. Que-dirais tu si j'allais illustrer *Le Figaro belge* ? (...) Je rage pour toi puisque tu ne veux pas rager

toi-même.

* *

*

En octobre 1887, Rops s'embarque pour la seconde fois vers New York, avec Aurélie et Léontine Duluc en vue d'étendre la vente des modèles de haute couture de leur maison au Nouveau Monde. Pour Rops, comme pour Rimbaud, les déplacements « énormes » aident à effacer les vieilles chimères, à pressentir la modernité, et à n'être que soi. « Un art qu'il ne peut rendre, dit-il à Roger Max , pour peindre les passions de notre temps, il faut trouver de nouveaux verbes ; pour parler, émouvoir l'âme des hommes d'aujourd'hui et les montrer à eux-mêmes, il faut des paroles qui n'ont pas encore servi et non des mots dont la verdeur et la vertu sont restées aux lèvres des anciens ! Et voilà pourquoi, à certains moments et à des époques indéterminées, il faut que je parte (...), je veux sortir de cet affreux et trop indispensable Paris. Il faut que j'aille loin, très loin, dans l'air, dans la lumière, près des simples, des rudimentaires. »

Paquebot poste *La Bretagne*, 1887

Mon vieux,

Nous sommes le 1er octobre et par une jolie pluie mêlée de flocons de neige, à la pointe méridionale de Terre-Neuve. Depuis trois jours le tangage et le roulis secouent comme un prunier le bon dessinateur Félicien Rops, lequel heureusement à l'estomac solide et le pied marin du club nautique de Sambre et Meuse ! N'importe, je ne m'explique pas le besoin de pousser cette terrible pointe au nord ; les officiers me disent que s'ils le pouvaient ils passeraient au dessus de Terre-Neuve tellement les courants sont terribles au sud et retardent la marche du navire. Le temps est toujours et presque mauvais à Terre-Neuve, même en été. C'est le cap Horn du voyage.

Le grand danger, c'est d'être abordé par un des dix mille bateaux pêcheurs qui sillonnent les eaux du banc, et qui couperaient notre *Bretagne* comme un sabot. Incompréhensible, mais c'est ainsi. Du reste, je ne suis pas fâché de voir des bateaux.

Deux choses me frappent depuis notre départ ; d'abord, la dimension des vagues de ce terrible Atlantique. Ce sont des vagues énormes qui se creusent en montagnes et en vallées et dont les vagues de la mer du Nord ne peuvent donner une idée. *La Bretagne* danse dessus comme une grisette à l'Élysée Montmartre. Puis l'absence de bateaux du Havre jusqu'au cap Ris, la première terre d'Amérique ; nous en avons vu deux, et à des distances extrêmes.

Cinq jours de ciel et d'eau absolus, et, chose singulière, l'horizon paraît près de vous. C'est fort étrange. Ces énormes transatlantiques sont de simples merveilles et marchent merveilleusement aussi. On a l'air de manger la mer. L'ennui, c'est la brume. La voix de la sirène qui crie toutes les nuits est sinistre dans l'obscurité ; lorsqu'on arrive à gagner le beaupré et que l'on s'accroche à la pointe de taille-mère, l'énorme machine qui projette sur les vagues noires ses fanaux électriques [—] est réellement d'un fantastique, à la fois moderne et extravagant. Le soir, les filles, les joueurs de poker, l'or sur les tables, les buveurs de ginger, les allemands qui chantent dans les entreponts, les malades qui se tordent dans les affres du mal de mer, les Marseillaises qui sont pareilles à des Américaines qui vont dans le Far West chercher des maris qu'on ne trouve que dans les romans des gares. Tout cela est une vision étrange et nouvelle et on ferait le voyage vraiment pour la traversée.

Il paraît qu'au train où nous allons nous serons à New York lundi. Partis le samedi 24, arrivé le lundi 3 octobre. Les nouveaux transatlantiques vont bien ! À bientôt, mon cher Léon, je vous embrasse tous. Il faudrait vraiment peu de chance pour échouer au port !

À bientôt, j'espère, écris-moi poste restante à New York, ta lettre arrivera toujours. À toi bien, Fély.

P.S : Je vais remonter l'Hudson et gagner les lacs par Niagara.

* *

*

New York, poste restante. États-Unis, 9 octobre 1887

Mon cher vieux,

Je t'écris par 28 degrés de chaleur à l'ombre. Et pas d'air ! on étouffe ! on crève ! et je n'ai que le temps de te galoper une impression première d'ici : je pars pour Buffalo, sur les lacs, dans une heure. Et ici, ah ! que tu souffrirais ; quand on tarde d'une minute à un rendez-vous, plus personne ! Le New-yorkais a un chronomètre, le regarde, l'heure fixée arrivée, il attend six secondes, puis file. Je passe ici pour un être inexact !!!

Comme toujours, tout ce qu'on nous a dit de New York n'était qu'un tas de stupidités. Mon vieux, il faut tout voir par ses yeux et nous les ons bons tous les deux ! et tous deux ! New York est la ville la plus étonnante qui soit au monde, je crois, en tant que ville moderne — d'une modernité XXe siècle. C'est exorbitant, invu et en diable ! Je ne te parlerai pas de cette rade qui est une des merveilles du monde. Je suis arrivé par un temps de soleil laiteux comme celui que nous avons eu ensemble quand nous sommes arrivés à l'île Thomé. Une ville formidable, avec ses ponts, ses chemins de fer en l'air, ses milliers de navires, issants d'un rêve ; et cela vu du pont de *La Bretagne*, saluée par le canon du fort Washington (parce que *La Bretagne* porte le pavillon des navires de l'État), passant vis-à-vis de *wharfs* où dorment les grands steamers, cela est inoubliable.

Mais c'est de la ville elle-même que je veux te toucher un mot. On se l'imagine embêtante, avec ses avenues numérotées, ses deux cent quarante *streets* et ses maisons énormes, noires et régulières — un Londres plus neuf et plus régulier — pas du tout ! On ne s'aperçoit pas de la régularité *du tout* ! Les rues sont plantées à la diable. Dans des petits jardins des maisons, les gens plantent ce qui leur plaît : d'où des arbres à travers tout, des saules pleureurs surtout, qui donnent un aspect doux et charmant à toutes les rues nouvelles qui ne sont pas les grandes artères. Dans les squares, à cause de la chaleur extrême des étés (en juin et en juillet 40 degrés à l'ombre !), les plantes d'Égypte, les splendides lotus en fleurs roses, les nymphéacées de la Floride, s'épanouissent dans les bassins.

Quant à l'architecture, loin d'être « les stupidités » qu'on s'imagine aussi d'avance, sur les récits des gens de goût, elle est, sinon digne d'admiration, du moins intéressante au plus haut point. Naturellement, tous les styles s'y mêlent souvent en de féroces accouplements, mais l'architecte new-yorkais s'occupe d'abord de l'intérieur, et ces intérieurs, où dans chaque maison se trouvent une force motrice, l'électricité, l'éclairage, les eaux, les décharges, *pas d'escaliers souvent*, mais trois *elevators* à vapeur — un pour les dames et les gentlemen, un pour le service, un pour les meubles et les fardeaux — sont admirables. Partout de la lumière, des fenêtres, de la chaleur ou de l'ombre à volonté. Ajoute que presque toutes les maisons sont à six ou huit étages, plusieurs à dix, et tu jugeras de la difficulté à amalgamer tout cela.

Ils ont commencé avec la brique et la terre cuite et ils ont maintenant, grâce au chemin de fer, des grès de toutes couleurs — superbes. L'extérieur, ainsi qu'il convient, se modelant sur l'intérieur, il en résulte forcément des choses trouvées, nouvelles et étranges qui, se mêlant aux vieilles formules architecturales, vous ahurissent un peu, mais ne sont pas souvent sans charme !

Le vieux New York, c'est la cité de Londres avec plus de ponts, plus de chemins de fer en l'air, plus d'activité encore ! De temps à autre, un cimetière avec de grands arbres, un cimetière XVIIIe siècle, où dorment les premiers bandits qui ont débarqué à l'île de Manhattan — maintenant la première ville au monde. L'église tranquille avec ses chênes d'Amérique, enveloppée, dominée par les fabriques, est d'un aspect délicieux et résigné, exquis !

À bientôt, mon vieux, j'ai bien des choses à te dire, mais le service de la compagnie Cunharth part à midi. Dans une dizaine de jours, tu auras cette lettre, je serai là-bas aux lacs Huron, où il fera déjà froid ; écris-moi ici à New York poste restante, cela me suivra, je ne sais. Je veux avoir de tes nouvelles, vite. Floran n'a rien eu

au *Figaro* ! Prie-le de le faire, ce n'est pas pour moi, c'est pour mon éditeur, afin qu'il fréquente la bonne galette ! Si tu veux faire aussi une petite note dans *La Chronique* sur le « *Strange America* », cela me fera plaisir. J'ai parlé fortement de toi, et j'ai promis à Carter, l'éditeur, de lui envoyer le guide en Ardennes (...) Je n'aime pas juger seul et que peu de gens ont des yeux, c'est incroyable !!! Tout le monde m'a dit que les environs de New York étaient simples et plats ; ce que j'en ai vu est accidenté et rappelle Cernay-la-Ville ! Un Cernay-la-Ville aqueux. Quant à cet automne, c'est un automne idéal à part la trop grande chaleur. La végétation est différente des chênes verts de l'Ohio, les peupliers ontariens, les érables à sucre, les platanes dorés, sont bronzés, brûlés, émerillonnés, vermillonnés à n'y pas croire et les dessous des forêts sont éclairés par une floraison automnale admirable. La *vernonia* de New York, la [---], je l'ai vue enfin, l'astère, les olidages du Canada sont en fleurs --- et dire qu'en France nous n'avons même pas une petite plante d'automne ! J'oubliais la vigne *catawa* --- sont en fruits et le rosier sétigère en fruit aussi se jette aux branches de vingt pieds de haut. Tu juges de mon enthousiasme d'artiste et d'horticulteur.

À bientôt, mon vieux (...)

* *

*

Buffalo, 24 octobre 1887

Je t'écris de l'Érié. L'Irie des Américains, je viens de Toronto dans le Canada. Je me suis embarqué à Charlotte, sur le lac Ontario pour Toronto, après avoir naturellement visité les chutes qui sont déjà à cent cinquante lieues de New York. C'est évidemment très beau. Seulement, les gravures et les photographies ne rendent en rien l'aspect de la chose. C'est un endroit sinistre encaissé dans les rochers. Ce qui fait qu'au premier abord, on perd le nord. On n'a pas idée de l'imbécillité des peintres, des typographes et des photographes ! Enfin, tu la connais cette sottise ! Me voici maintenant sur l'Érié à Buffalo qui en 1858 était un repère de voleurs et de fabricants d'*off-meat* errants, devient une grande ville et deviendra la capitale de l'Est comme de l'Ouest, sa situation s'impose. Ce sera une *side-city*. Les Grands Lacs sont extraordinaires d'aspect. Ce sont des mers du Nord à côtes boisées et collineuses, absolument le ton, l'aspect, les vagues de la mer à Heist et à Knock. Artan serait chez lui. Mais une autre lumière et une autre coloration des ciels. Ceux-ci pleins de bleu-vert étranges, déjà polaires. Il fait très froid ici. Et les automnes indiens de New York sont loin. Je vais m'embarquer sur *The Mammoth* qui va nous transporter à Samia sur le lac Huron. Nous traverserons le lac Huron et Gorgian Bay et nous entrerons dans le Lac Supérieur qui est grand comme la Méditerranée à peu près. Et nous aborderons à Arslan, puis nous reviendrons sur nos pas. Nous gagnerons l'Otawa River, le Saint-Laurent, Montréal, et nous regagnerons New York sur le lac Champlain et Albany. Tout cela sera à faire en dix jours. Dans le Lac Supérieur, les côtes et les îles sont merveilleuses à ce qu'il paraît. Je t'embrasse au galop toi et les tiens. Fin novembre, je m'embarque pour la France. Je serai en Belgique en décembre. On m'appelle, le *box letter* passe et *La Gascogne* part samedi de New York et emportera ce petit mot de souvenir. Je gèle à 6 degrés déjà au *Superior Lake*. Apprêtons les fourrures ! Et amitiés à tous, Fély.

P.S. : Nous avons eu un arrêt. Notre cornac américain–français Sassereville est tombé malade à Buffalo. J'ai pêché sur le lac pendant trois jours et je prenais une trentaine de *blues fishes* par jour. Quel dommage de ne pas pouvoir en envoyer à ses amis. Sassereville va mieux. *All right*.

* *

*

Où Rops envoie, le même 24 octobre de Buffalo, des précisions singulières dans une lettre à François Taelmans.

Je t'écris d'un coin perdu de l'Amérique sur les grands lacs du Nord. Je fais un voyage fantomatique, entraîné par un cornac métis esbigno–indien, et éditeur malgré cela, qui veut absolument faire un livre intitulé *Strange America* et qui, ce qui est plus étrange encore, a voulu absolument me montrer ce qu'il voulait rendre. Il m'a pris par les cheveux, là–bas, et depuis des mois je traverse des océans, je passe des rivières, je pénètre dans les montagnes, comme si le diable s'en mêlait, rien ne m'étonne plus.

J'ai pour ami un monsieur qui fait évêque à Saratoga. C'est un Indien Iowa qui a un binocle bleu, un bison qui fume une pipe sur la joue gauche, un faux toupet Louis–Philippe et une jolie femme qui a été chanteuse au café–concert à Melbourne. Rien ne m'étonne plus ! on me nommerait roi des Belges en mon absence que je trouverais cela dans l'ordre des choses qui devaient arriver.

J'oubliais de te dire que « mon éditeur » a été longtemps bandit aux montagnes Rocheuses, banquier « mobile » dans le Far West, fabricant de faux *dollars–papers* en bon graveur sur bois qu'il avait été à Boston, fabricant d'élections aussi, ce qui rapportait plus, et député au Dominion à Toronto, au demeurant le meilleur fils du monde.

Il me raconte en français–anglais–espagnol et latin ses petites farces dont nous rions avec la liberté de conscience des gens qui ne relèvent que de Dieu seul — et encore ! ! J'ai dû lui raconter deux ou trois viols que je n'ai pas commis, malheureusement, afin de ne pas à être humilié et pour ne pas encourir son mépris. Il y a dans la *bandd'*artistes et de littérateurs qu'il trimbale, d'autres assassins fort aimables. On ne s'ennuie jamais avec ces gens–là. On dîne gaiement, et au dessert, les revolvers sur les tables, on fait une partie de poker. C'est un trente et quarante américain ; on ne peut tricher sans forfaire à l'honneur. Seulement si le *partner* vous pince, il a le droit de vous faire sauter la tête. On sait à quoi s'en tenir et on joue avec une honnêteté inconnue à la magistrature belge !

Je pars tout à l'heure sur *The Mammouth* qui m'emporte sur le Lac Supérieur, à trois cents lieux d'ici et je suis déjà à deux cents lieux de New York. Que la terre est petite ! Avec l'aimable compagnie qui est la mienne, j'espère bien qu'on pillera le bateau et qu'on mangera le capitaine, il faut bien se distraire à bord (...)

* *

*

Montlignon (lettre non datée)

(...) On dégringole le clos Bégueule sous les cerisiers dont les branches vous fouettent le visage et vous couronnent de fruits rouges. Les grandes feuilles glauques des artichauts vous viennent au ventre, le vieux pan siffle avec les merles dans la forêt ; tout cela est bon sous le grand soleil, coupé par de petites ondées comme un vin trop généreux. Le joli temps et le joli pays ! Et la mounière se fout bien des élections ! ! Elle nous prépare un joli vin que nous boirons ensemble avec nos femmes et nos filles en bon gallo-romains que nous sommes, en braves gens sous les bocages de Montlignon, ou d'un autre joli pays de France (...)

* *

*

La Roche-Claire par Essonnes (1885)

Mon vieux,

Je suis ici accroché par un tas de nouveaux souvenirs qui me tiennent à l'heure. Je lâcherai tout malgré cela pour aller vous embrasser au passage, mais Clairette est ici seule pour raison de santé. Elle retourne à Douvres dans quelques jours. Et je ne peux guère la laisser sans ma forte garde en cette ruine où j'engloutis ma fortune. Les six sous du juif errant ! Dis bien à notre nouvelle amie, ma belle-soeur, ta femme que de tous ses nouveaux amis je suis certainement celui qui sera le plus heureux de la savoir heureuse. J'espère que Bruxelles vous deviendra odieux et que vous arriverez avant un an, vous fixer dans un joli cottage aux environs de Paris dans lequel je planterai des rosiers qui célébreront la bienvenue à madame Léon Dommartin, en Français galants qu'ils seront.

Ce jour-là, nous serons en vraie fête et nous ferons à ta femme une réception digne d'elle. Quant à toi, mon vieux, il faut réellement que tu aies fait dans ta vie une bonne action que j'ignore pour mériter tous ces bonheurs. À toi, à vous, à bientôt. F.

* *

*

Uzanne que tu verras sans doute est en pleine joie de propriétaire. Il fait de L'Élysée-Uzanne un morceau de la vraie Élysée. La Roche-Claire est un endroit exquis, mais où je serai forcé de vivre tout nu, car j'y mangerai mes culottes. Cette position n'a d'ailleurs rien qui trouble la pudeur. La maison rappelle les ruines de Palmyre, sans Palmyre. Le jardin appelait les pionniers du Far West. Tout cela se bouche, se gratte, se pioche, se sème ; j'ai arraché les pêchers qui avaient été mangés par les pommiers, et les pommiers qui avaient été mangés par les acacias. Je laisse les acacias parce que les rats les mangent et que s'ils n'avaient pas cela, ils nous mangeraient !

illustre d'un frontispice Les Notes d'un vagabond de Jean d'Ardenne, paru en 1887 chez Kistem Nous prenons notre bain tous les jours, et le canot est sur chantier. Cela ne nous empêchera pas d'aller à la mer ! J'espère qu'en repassant, tu viendras avec ta femme déjeuner à la Roche-Claire. Le train pour Moulins-Galant l'amène à dix minutes de ma porte. Je ne sais si la Roche-Claire sera la maison définitive où « l'on vieillit ma vigne », comme on dit à Vandôme, mais je le désire vraiment. C'est une Meuse plus douce, moins grave, et moins belle, mais le vin des Haut-Lignon rit dans nos verres, et déjà les « mounières » nous font une ceinture d'argent. C'est une autre contrée avec cependant des affinités qui me la rendent plus chère de jour en jour. Puis il nous est défendu sous peine d'oubli et de castration de nous éloigner de Paris dont nous vivons et dont nous vient toute ardeur. Évidemment, il y a des pays plus saisissants, plus beaux, plus chauds, plus grands ; mais cela ce n'est pas d'ensemble avec *notre vie*, et cela n'a pas Paris. La côte de Seine-Port est ce que je connais de plus complet ; nous reparlerons de cela dans le cas où tu voudrais revenir ici. Je tiens une affaire très belle qui ne coûtera pas plus de 4000 F. Ce qui est merveilleux dans cette partie du coteau, ce sont les fontaines sur les hauteurs. On a tout ce qu'on peut désirer *aux environs de Paris*. La Seine au-dessus de Paris, avec de l'eau tellement claire que nous la buvons, la forêt des Rougeaux, le bois de la Guiche, les bois de la Seine-Port. En deux heures de marche, je suis aux rochers de Nainville qui rappellent le Long Rocher. J'ai un omnibus qui nous mène près de Chailly et de Barbizon, et je suis à trois heures trente de la rue de Gramont (...)

Je t'espère des nôtres. Caries, que tu devrais aller voir car il t'aime beaucoup va en être. Cela fera une équipe, comme au bon temps.

À bientôt, mon vieux, mon très jeune, veux-je dire, puisque ceux de la plume et du pinceau sont immortels ! et embrasse ta femme pour moi, heureux immortel !

Mention des sources

Les lettres *Rhapsodies hongroises*, d'août 1879, adressée à Liesse, et du 24 octobre 1887, adressée à Taelmans, ont été publiées d'après la correspondance de Félicien Rops établie par Kunel et Lefèvre, et déposée aux Archives de l'art contemporain en Belgique, avec l'autorisation des musées royaux des Beaux-Arts, à Bruxelles. Tous les autres documents sont redevables au libre accès au Département des manuscrits de la bibliothèque royale Albertine et au concours de l'atelier de photographie de ladite bibliothèque. Que ces institutions soient remerciées ici pour leur aide.

* La première partie de cette correspondance de Félicien Rops à Jean d'Ardenne à été publiée dans AGONE 4, été 1991, pages 43–67.

Agone 7

Voyage chez les guetteurs de beauté

Glykos Allain

Voyage chez les guetteurs de beauté

Déjà haut sur la page le soleil réchauffe l'encre du dessin.

Je me suis restauré hâtivement pour utiliser tout le temps possible à préparer mon départ. Depuis l'aube, le désir du voyage me tient en éveil.

J'ai consulté quelques traités cartographiques de la région pour reconnaître les aspérités, les contours. Il faut imaginer des passages, aller et venir d'une berge à l'autre, *franchir*.

Je sais d'où je pars, mais j'ignore où viendra s'achever mon exploration. Des amis aguerris aux marches ont tenté de me dissuader.

— Craignez la folie de ceux qui se perdent dans le désert ou dans les forêts !

J'ai décidé de ne pas trop me couvrir. Les couleurs du ciel à travers la vitre de l'atelier me sont plutôt clémentes.

Chaque détail du dessin évoque un souvenir ou une météo. Au coin droit de la page, un passeur, repu sans doute, somnole.

— Hé, l'homme !

— Seigneur ! Il y a si peu d'eau ! La page est desséchée. Je ne vais pas risquer d'enliser mon radeau. Revenez ce soir !

Il regarde le ciel et ajoute :

— À cette heure, la lune ne retient plus les flots et le courant nous mène jusqu'aux treilles en face. Il montre du doigt des vignes hautes.

— Si on s'enlise au milieu du dessin, on aura bonne mine, vous comprenez !

— Je comprends, bien sûr...

— Les jeunes passeurs sont moins prudents. Ils ne connaissent pas le territoire et ses secrets. Ils se laissent abuser par une ombre qu'ils prennent pour une profondeur. Si je suis encore là, après bien des années, je le dois à ma connaissance des zones de passage. Il faut se méfier de la tranquillité. Voyez cette tache claire !

— Oui, je la vois...

— Qu'en pensez-vous ?

— Rien. Que voulez-vous que j'en pense ?

— Il faut en penser quelque chose. Bien sûr, vous ne pouvez pas savoir. Pourtant, Étranger, cette tache claire n'existe pas. Elle n'est qu'un tourbillon dans lequel les embarcations s'échouent, s'engouffrent et disparaissent. Les tourbillons ont leur science, comme l'éphémère et l'imprévu. Elle s'apprend en arpentant les espaces infinis et immobiles, au creux des pierres. Les passeurs, les vrais, ont cette science du péril et du franchissement.

— Comment aurais-je pu deviner l'existence du tourbillon ?

— En vous rendant à son endroit.

— Et j'y aurais disparu... comme les autres ?

— Comme les autres. Pas d'impatience, étranger... Je vous mènerai, si vous savez attendre.

— J'attendrai !

— À la bonne heure ! Quelle sagesse ! Méfiez-vous toujours de la tranquillité de la nature et de votre impatience. Elles se reflètent et se dévorent. Il y a dans le fait des passeurs, comme une trahison. Ils vous conduisent sur une autre rive et vous y laissent seul, pour s'en retourner d'où ils viennent. Ils dessinent alors d'autres lieux, d'autres arbres, d'autres limons et vous ne savez plus d'où vous venez, où vous allez. C'est le moment qu'ils choisissent pour changer de planète. Méfiez-vous, Étranger ! Méfiez-vous ! Les passeurs n'ont de rêves que pour eux-mêmes.

À l'heure convenue, je me fais conduire. L'homme debout sur son radeau pousse sans effort une perche. Elle plie sous la pression des bras, s'enfonce dans l'eau et nous propulse en se redressant. Nous traversons et c'est à peine si l'onde prend quelques rides. À l'instant d'accoster, une dernière fois, le passeur me conseille de renoncer à ce voyage.

La carte indique, près d'une étendue d'eau, enfouies sous la forêt, les traces d'un désert où aurait séjourné, il y a plusieurs siècles, une caravane d'hommes désespérés. Les recherches que j'ai menées à la Bibliothèque

Nationale, la semaine qui a précédé mon départ, conduisent toutes à la même histoire. On ne sait d'où ils venaient, ce qui les guidait. Ils se sont installés à cet endroit, longtemps. On raconte qu'on pouvait les entendre, au crépuscule, entamer pour des heures des mélodées.

Leurs larmes ont raviné jour après jour la terre aux endroits les plus tendres et creusé ainsi une cavité d'algues et de lichens. On ne trouve pas d'autres raisons à la légère salinité de l'eau en cet endroit éloigné de plusieurs jours de marche de la mer. Aucune étude géologique n'a pu conclure à un retrait des océans.

Après bien des hésitations, j'emprunte des sentiers, tantôt au tracé visible, tantôt enfouis sous des herbes.

Le paysage dans lequel je me trouve ce matin atteste une souffrance. Souffrance de l'air, du papier, du regard porté sur les gestes. Des gestes, même.

Au-dessus de ma tête, j'entends le frottement d'un papier qu'on dérange. Le passeur est revenu. Il me suit et s'étonne de mon entêtement.

— Renonce, Étranger ! Le pont est vermoulu. Même si tu réussis à le franchir, je ne donne pas cher de ta peau. Sais-tu qu'après la grande colline que tu aperçois, commence le royaume des peintres ? On les dit redoutables, enchanteurs. On dit même qu'ils mangent les yeux des hommes pour se nourrir de leur regard !

J'ai beaucoup appris de mes voyages, mais jamais l'idée ne me serait venue de craindre des hommes armés de pinceaux. Le passeur me prévient d'un malheur qui pourrait m'arriver. Vais-je rebrousser chemin ? Je demeure immobile. Un vent chaud m'enveloppe.

On entend au loin une musique. Ce sont sûrement les adorateurs des lignes et des couleurs. Des hommes vigoureux qui, au désespoir de leurs ancêtres, ont préféré la révolte de la matière. Tout un chantier de torsion, de taille, et de teinture. Ils confectionnent des assemblages pour enfermer leurs prisonniers, leurs morts ou leurs femmes promises. Selon l'usage, les assemblages prennent des figures et des couleurs changeantes sous la lumière. On les prétend cartographes et cannibales, pêcheurs habiles, inventeurs d'arcs-en-ciel. Les instruments qu'ils ont imaginés rappellent certains de nos outils les plus perfectionnés. Y compris des pensées. Ainsi, entre les peintres et moi, coule un flot qu'il me faut traverser. Il nous faut des passeurs pour le traverser et atteindre la beauté.

Tandis que je m'avance, la musique se tait, le soleil disparaît. Je suis sur le point de pénétrer le territoire des hommes-peintres qui tissent sans que je n'y puisse rien la toile dans laquelle ils s'apprêtent à me capturer.

Loin, déjà, le passeur m'exhorte une dernière fois : « Méfie-toi de la tranquillité ! »

Un frisson me parcourt. Je me souviens que souvent dans mes rêves j'ai pris des envols. Aurai-je la naïveté d'essayer pour de vrai ? Ce n'est pas la mort que je cherche à fuir mais la beauté. Elle éclôt de partout, cerne le périmètre où je me réfugie. Elle m'emprisonne. La beauté est là, inaccessible, et m'observe. Si seulement le papier redevenait surface de laque douce. Un crayon me porterait et je glisserais à la vitesse de l'encre. Mais la terre ne porte plus mes pas, elle n'est plus que l'ombre des arbres sur le vide.

Je suis loin désormais du dernier village.

Plus tard, les hommes-peintres m'ont attaché à une branche d'arbre et transporté comme un gibier jusqu'à leur repaire. Je ressens pourtant un soulagement. Malgré le danger, la peinture me séduit, me reconforte.

Un homme recouvert d'une peau s'est approché de moi. Il porte au côté droit un pinceau de bois rare. Il sourit. Je lui demande comment il a appris ma langue.

— Je ne l'ai pas apprise. Depuis toujours j'essaie de m'en défaire, de retrouver la pureté des gestes, les traces de notre venue sur terre. Car à l'origine fut un jeu de main. Comme ça.

Tout en parlant il dessine avec le pinceau des formes et des volumes. Des couleurs aussi.

— Et toujours les mots viennent et tout est à recommencer ! La musique que tu entends annonce le sacrifice des mots. Nous, les hommes-peintres, sommes dépositaires de ce lieu. Nous n'y sommes maîtres que du silence.

Soudain il me revient qu'ils arrachent les yeux de leurs victimes. Et si la peinture n'était qu'une cérémonie orchestrée par Dieu afin de punir les hommes de n'avoir su faire usage des mots que pour des bavardages ? Malgré le sort qui m'attend, je n'éprouve aucun remords. J'en profite pour prendre congé. Dormir attaché au poteau de couleurs est une expérience de poésie si rare. Devrais-je en mourir !

J'ai dormi. Malgré la peur, j'ai dormi et je cligne des yeux pour apprivoiser le jour. Je sais bien que ce jour est le dernier. Les hommes-peintres viendront à bout de ma carcasse exposée à toutes les tortures. L'inconnu de la veille, de nouveau, s'approche de moi. Il me regarde, les bras croisés sur la poitrine. Ses yeux se trouvent

à la hauteur des miens. L'homme retire un pinceau du fourreau de tresse qui pend à son ceinturon. Ses yeux brillent. Je ne sens plus mon corps. Je suis sûr que ce sauvage a été désigné pour m'arracher les yeux. La poussière brûle mes lèvres, obstrue les pores de ma peau. Plus rien de moi ne respire, seule une inquiétude, une force aussi et, peu de temps, une lucidité sur le monde. Je vais mourir et je vois la mort comme on regarderait une toile de maître dévoilant les couches et les sous-couches qui l'ont composée. L'homme tourne légèrement et vient se placer à la hauteur de mes tempes qui explosent à petits coups répétés. Il prend mon bras avec vigueur et libère d'un coup de pinceau mes poignets. Je ne comprends rien à ce qui m'arrive. L'homme-peintre qui vient de me libérer paraît plus inquiétant encore. Il sourit et m'offre un peu de beauté. Je fais quelques pas pour m'éloigner. Une odeur de pluie d'été monte de la terre. Il me fait signe d'aller, que je suis libre. Au-dessus de ma tête plane comme une menace absolue.

Agone 7

1992. Le vide, l'espérance. Les Yakoutes–Saxa (Sibérie orientale)

Karro Yankel

1992. Le vide, l'espérance

Les Yakoutes–Saxa (Sibérie orientale)

Les Yakoutes–Saxa (1) inventent tous les jours leur origine. Ils viennent d'un Sud lumineux dans les terres mongoles ou plus à l'Ouest aux confins de la Perse et de l'Inde. Les Saxa sont d'incessants chasseurs de passé et d'avenir, des poètes obligés puisqu'ils vivent jour après jour à la lumière de leurs ancêtres mythiques : *Ellej*, mentionné comme le premier grand destin saxa, fuyant *Omogoj*, le père de son épouse laide mais féconde, conduisit ses troupeaux à cornes et à crinière jusqu'aux bords de la Lena, en face de l'actuelle Yakoutsk et désormais la tradition n'existe que pour éveiller de nouveaux héros.

L'intériorisation défensive.

Toujours plus profond, reconquérir son territoire poétique est aussi la tâche au jour le jour qui fait comprendre que le chant intérieur n'est pas incompatible avec le pragmatisme. Après le repas, il restera toujours un rêve saxa dans le geste nourricier adressé au feu qui protège les espoirs de voir grandir les enfants et la taïga. L'adversaire n'est pas forcément le Russe, il est aussi soi-même, puisque l'engourdissement occupe, tel un liquide, le pays intérieur, une terre rendue muette par le conquérant — le Russe — et par le conquis — soi-même — pour se protéger.

En février 1992, j'ai rencontré le frère d'une amie de Yakoutsk, le vice-ministre de l'Économie de la jeune République yakoute–saxa qui, dans le courant d'une conversation très banale m'a, apparemment serein, gratifié d'une phrase restée jusqu'à maintenant secrète : « Nous sommes en train de reconquérir notre MOI ». Je n'ai retenu que cela de notre tête-à-tête. Je savais que c'était le but unique des Saxa, mais jusqu'alors, personne n'avait été avec moi aussi limpide, les mots semblaient avoir été tués à jamais, mais les mots ne meurent pas, ils s'enfouissent sous la menace.

Il reste en réalité très peu de choses de la culture traditionnelle saxa. Il y a trois ans, quand j'ai été invité à la fête de *l'ysyax* (qui correspond au solstice d'été), il m'a semblé qu'on me proposait comme nouveauté ce qui m'avait été vanté maintes fois, mais l'intérêt que je pus tirer à la longue de cette monotonie due au fait, bien sûr, que la langue et les coutumes saxa sont encore pour moi peu déchiffrables, fut que je crus percevoir la spécificité des formes et des couleurs et peut-être même une musicale essence.

On ne porte plus le costume traditionnel que pour *l'ysyax*, les réunions du dimanche pour la ronde scandée appelée *osuoxaj* et sur scène, mais la longue pelisse satinée bordée de fourrure et le bonnet des femmes qui évoque les coiffes impérieuses des anciens *tojon*, chefs de clan décimés par la révolution, sont devenus les éléments du logo de la république souveraine des Yakoutes–Saxa, comme en Égypte contemporaine le *pschent* pharaonique.

Les Saxa restent droits et presque immobiles devant l'immensité ; les images populaires, les petites sculptures en os de mammoth représentent souvent un couple devant les trois *sergué* (piquets à chevaux) ; leurs costumes sont de véritables armures de fourrure. Quand, sur scène ou lors de la fête de *l'ysyax*, l'interprète de *xomus* (sorte de guimbarde) s'apprête à glisser le métal de l'instrument entre ses dents, la lenteur de ses mouvements, la rectitude de son corps, mais aussi la souplesse de ses doigts et la docilité du cou et des traits du visage, au souffle de l'improvisation, sont pour tous, que l'on soit Saxa ou non, l'avertissement que l'on ne pourra confondre l'interprète avec aucun autre voisin de la taïga et des lacs. Cette rectitude, tempérée par la grâce de l'abandon à l'espace et au climat, le distingue comme par un trait de maître de l'estampe.

Couleurs

On reconnaît une culture à ses formes et à ses couleurs. Samsonova, professeur d'ethnopsychologie à l'université de Yakoutsk, a consacré une grande part de ses travaux au lien secret qui relie la « syntaxe » des couleurs au sentiment national. Cette étude est clairement entreprise pour marquer le pouvoir de résistance du colonisé saxa, qui s'affirme par une esthétique secrètement militante. On ne peut parler de mépris, parce que l'influence russe est étroitement liée à la trame du tissu culturel, mais de repli, incontestablement.

Aux couleurs flamboyantes du colonisateur, le Saxa oppose la discrétion des nuances de bleu, de gris mêlé de trames argent. L'or est trop voyant. Les couleurs estompées ne sont pas que rappel de la nature en état d'attente et d'espérance, elles correspondent aussi à des traditions plus anciennes qui gouvernent les règles esthétiques de l'Asie continentale peuplée de peuples turcophones, aux limites des territoires mongols et du monde chinois.

Redire

Les couleurs et la répétition des mots et des gestes semblent relever de la même intention :

D'e bo — *mais voici* : l'épopée saxa, *olonxo*, commence toujours par ce terme vocatif. *D'e bo* est repris aussi dans le *tojouk* ou chant de gloire. L'entame de *l'olonxo*, forte, calme et impérieuse, porte déjà toute la

récitation en elle-même.

L'olonxosignale, réveille les forces inlassablement. L'épopée est sans repos ; il semble que pendant le sommeil de chacun, elle monte la garde et souffle sur les cendres. La solitude, le dénuement paradoxal — quand on sait que la République saxa possède tous les minerais, plus le diamant —, donnent au chant épique une valeur tragique qui exclut le désespoir. L'épopée veille déjà sur l'avenir. Cependant, les Saxa le reconnaissent, il n'existe plus de réels *olonxosut* (interprètes d'*olonxo*). Comment alors croire que l'épopée veille sur l'avenir ? Certes, *l'olonxosut* ne peut plus ressembler à ce qu'il fut, mais on sait encore, grâce à la mémoire des anciens et à l'intuition, comment il savait s'approprier les âmes de son auditoire, peu à peu, tout comme le chamane devait avaler les entités spirituelles avant de prendre son tambour et sauter au-dessus du feu, à la nuit tombante. L'art et la science de *l'olonxosut* était hypnotique, il endormait le monde environnant et éveillait à celui de la récitation. C'est de nos jours encore une des grâces innées ou acquises des grands chanteurs de *tojuk*, psalmodie dérivée de la récitation de l'épopée. La tradition du verbe s'oublie par manque d'interprètes de village, et les images et les voix sont différentes, mais ne sont sans doute pas moins puissantes, contrairement à ce que disent les nostalgiques. De nouvelles traditions se tissent au jour le jour. *Tcholbon*, nom de l'étoile Vénus en langue saxa, est aussi celui d'un groupe rock local qui s'est déjà fait connaître à Moscou et de rares fois dans les pays occidentaux. *Tcholbon* n'est pas que revendication, le style oscillant entre le hard-rock et le hurlement chamannique, les spots d'enfer et l'évocation du feu à *kamlanie* (séance chamannique) vient non seulement de la nécessité de reconquérir le territoire spirituel mais de celle de se faire entendre, et de montrer aux siens que l'on est là aussi pour franchir d'autres territoires. Les autres territoires, il ne faut pas l'oublier, font partie de l'indéracinable inquiétude des origines. Quand on est Saxa, on vient toujours d'un pays sans nom, comme *Ellej*, l'ancêtre fuyard.

« La chamanesse Aja Umsûr en marchant de long en large prononça ces paroles :

"*D'e bo*, mais voici, mes enfants, mes petits, mes oiseaux ! Soyez attentifs, je vais vous dire une chose :

Qu'il en soit ainsi, que récompense et châtiment soient distribués, les massacres de mort sont terminés et il s'éloigne, le destin noir plein de ruses. Aux fils qui n'ont qu'un œil, les Abasy, ne vous mélangez plus jamais ! Vivez dans la paix pour faire des barrières au bétail fécond, pour construire des berceaux à la descendance de votre descendance. Vous avez été envoyés dans le Monde du Milieu pour être des précurseurs..."

Là s'était levée ce qui semblait être une nuée noire, des nuages fauves claquèrent, une violente tempête se souleva ; avec fracas, un lourd nuage noir prit de l'altitude. Il était comme une peau d'ours à poils courts, suspendue au-dessus des têtes.

Un brouhaha de voix innombrables résonna. Neuf hommes noirs, de véritables corbeaux, pareils à l'ombre des arbres pendant la nuit de lune, firent leur apparition. Leur respiration se transforma en épais et humide brouillard qui recouvrit la Mère, la patrie originelle. On ne vit plus rien d'elle, pas même de la grosseur d'une

entaille dans l'écorce d'une corbeille. Pendant trois jours, trois nuits, coups, fracas inimaginables se firent entendre à tel point que les créatures intelligentes ne trouvaient plus de place pour vivre. Trois jours, trois nuits après, tout était comme avant. Le soleil était bien le soleil, la lune était bien la lune (2).»

Mutation, au-delà du souvenir

En juin 1988, lors de *l'ysyah*, fête du *kumys*, au-delà de la folklorisation artistique et politique, la volonté des Saxa de recoller tous les éléments traditionnels — simple instinct de survie — me fit définitivement saisir qu'il était vain de rechercher la « tradition vraie » et qu'il était préférable d'analyser avec minutie, tout en les vivant émotionnellement, les étapes et les méandres des transformations.

Traduire *Niourgoun Bôtour l'Audacieux*, l'une des épopées les plus représentatives de l'idée de nation yakoute, me fit comprendre que franchir les frontières mentales était la condition *sine qua non* pour rencontrer l'improbable vérité de la tradition pure. En fait, il faut savoir prendre le risque de commettre des erreurs pour transmettre peut-être un peu d'authenticité. Après tout, qui mieux qu'un lecteur attentif pourra juger de cela ? Enfin, sur un plan politique dans son acception la plus large, cette recherche aura pour but de décrire les incompatibilités et les harmoniques de deux modes de vie, ainsi que le sursaut de l'idée nationale qui s'exprime par l'essai de conciliation entre l'ancestral et le futur ; la Yakoutie pouvant devenir la zone économique la plus prometteuse de la Sibérie.

Le but de cette recherche est aussi de présenter le pays saxa comme un exemple type de République souveraine, dont les habitants vivent quotidiennement, de façon sourde, comme une vexation, le fait de ne pas avoir le droit de considérer leur langue d'origine comme un moyen d'atteindre à l'amplitude de la « culture universelle ».

Notes

1. Nom que se donnent eux-mêmes les Yakoutes. Le « x » de Saxa se prononce comme le « ch » allemand.
2. Extrait de *Niourgoun Botour l'Audacieux*, traduction Yankel Karro.

Agone 7

L'imbasé

Pyrr Jehan

L'imbasé

De toujours était la forme et la station debout,

le monde cohérent sans cesse reconnaissable, tel quel,

emplissait les possibles d'une raison subsidiaire pliée aux

rigueurs des circonstances dont les petites perspectives sans points traçaient les horizons convexes d'une matière qui n'était pas première au travers de l'entre quoi s'insinuaient les aises du mouvement,

le flasque, le dur, le liquide, la croissance, objets des

changements du décor, occupaient la place de tous les supports perçus, dans les moindres indices comme au coin du regard des plus graves esprits,

Réelhom dans l'antérieur à l'expérience et à posteriori,

soupçonné sur la poussière, invisible à la lumière, concevait le principe des métabolismes, tricotait le réseau des dispositions contiguës,

polissait les porosités, ornementait les ratures, multipliait les disparitions, ainsi était le principal qui est maintenant, sera identique, mué par le verbe des êtres en voix conjugués aux temps, mis en pièces motrices dans l'interstice

de l'âge de raison.

Paroles de Réelhom selon Un ou Deux, affirmées malgré

l'inimaginable,

Réelhom l'imbasé dit premièrement :

— il faut viêtre pour ne pas mortêtre dans la basenatur

en débritemps,

deuxièmement :

— que la virgule soit l'être comme le point la chose,

Puis, d'après Un et Deux, il s'introduisit dans l'apparence,

conforme à l'ordinaire, dans l'ordre du jour, mêlé aux

vibrations des sons vulgaires, Un et Deux, les jumeaux

androgynes, rapportèrent ses paroles définitives, alors qu'un jour ils se querellaient à savoir qui était l'un de l'autre au reflet d'une nappe d'eau qui les imageait au nombre de quatre dans le paysage Six de l'inventaire des lieux, la brutalité du langage prit la force du muscle, et, Un ou Deux poussé au

déséquilibre, s'immergea, troubla en ondes la surface d'huile et en conséquence l'esprit de Deux ou Un, qui par cette voie du réel entra dans la relation avec la voix de Réelhom,

ou du moins c'est ce qu'il en dit à Un ou Deux après qu'il fut sorti et sauvé, des eaux,

puis à trois ou Quatre lorsque la frisure des ondes élargies reposèrent l'eau,

restituant ainsi l'entière situation,

la nouvelle fut transférée des flots à la proie des rumeurs,

la simplicité d'esprit des jumeaux androgynes développa en

déduction la véracité des paroles rapportées de Réelhom,

Un ou Deux ou les deux réunis étaient incapables de prononcer de tels mots ni de les organiser de sorte qu'ils eussent une

intelligibilité, force était de reconnaître leur sincérité,

L'esprit général souleva l'événement au degré du mystère,

cependant un doute germait dans l'esprit du personnage Noeuf qui en rapport à son érudition ne parvenait à établir une raison entre les propos sans doute profonds de Réelhom et la syntaxe plutôt construite d'ignorance, ou inversement,

seul, pensait Noeuf, l'Homhors possède la parole qui somme toute est un instrument peu approprié et mal aisé à la

prononciation du monde,

Réelhom n'a pas l'être,

sa voix ankylosée est privée d'articulations,

le mot encombrerait sa démonstration,

entièrement physique jusqu'à ne pas être constitué,

à l'écart de actes particuliers,

entité,

qu'a t il à dire qui n'est déjà entendu, prouver qui ne soit conçu, donner qui ne soit reçu,

serait il incomplet pour attendre de la partie des hommes un appui à ses architectures,

inachevé pour désirer leur artisanat,

l'individu numéro neuf pense, comme il en a la capacité citée dans la description sommaire du répertoire des personnages,

pense qu'Un ou Deux dupés ont entendu Réelhomhors, le mythe numéro deux de l'inventaire des allégories, qui cherche à nous confondre dans la croyance, nous faire construire des lieux sacrés où il s'installera à l'oeil des visionnaires, nous modèlera d'intrigues à son image, nous menacera du chaos,

nous éloignera des configurations du réel.

Noeuf se rendra dans le paysage Six pour s'assurer qu'il n'y a pas de différence d'effets entre ce lieu et tout les autres

répertoriés.

Extrait de l'inventaire,

Paysage n° 6 — place bordée de platanes mutilés par

l'esthétique, au centre de laquelle un bassin circulaire de

25 mètres Carrés, miroite l'effigie d'un dieu antique,

Noeuf observe l'eau limpide épanchée autour de Zeus, les pieds immergés, en poids dans le marbre, la chevelure, la vie, l'oeil, la peau d'identique facture, insérés à la pierre vampire, qu'un artiste intercalé entre point et virgule, figea dans le doute de la procréation,

la profondeur de l'eau sourd d'une vanne placée entre les talons du dieu permettant ainsi la surface plate et la transparence d'où naissent les images inverses de Zeus inondé et des vivants qui s'approchent en marge,

— nos ancêtres, dit Noeuf, auraient dû vénérer le burin plus que l'éclat, l'acte plus que sa figure,

Un ou Deux, nouveaux apôtres du surréel ont pris assises sur l'apparition pour projeter leur imaginaire

dans le vide des questions,
l'infini des réponses,
extraits de la bête, de sa subconscience, ils sont hommes
aspirant à l'Homhors
en flammes des postérités antérieures,
je dois avertir les populations des péripéties qui les attendent
s'ils croient,
si l'histoire complote avec le futur à l'anéantissement du temps, je doit atteindre une par une leurs raisons
et tous ensemble leur raison
ils doivent conjurer l'espoir,
il n'y a ni leurre ni mystère,
seul est vivace Réelhom,
l'inartificiel,
l'imbasé.

Noeuf translate son soliloque du bassin, passant par la traverse, paysage Un de l'inventaire, à sa chambre, non répertoriée dans les lieux, au long de ce parcours au décors masqué d'habitudes, il ne rencontre aucun indice qui détournât son attention et personne qui ne corroborât ses idées,

seul, il perdra dans un rêve l'assemblage faufile des mémoires.

Extrait de l'inventaire :

personnage(s) Un ou Deux : jumeaux androgynes

indiscernables,

sans âge ni taille,

Un, lui seul le sait, parcourt la traversée Six jusqu'au point du trottoir où il rencontre Deux, son semblable,

le carillon de Douze, l'homme du milieu, indique midi pile pour la seconde fois, alors qu'à la première Un et Deux se trouvaient aux extrémités de la ruelle qui rejoint en angle droit les boulevards, répertoriés : Cinq et Sept, ils se saluent les profils tournés à l'exacte rencontre puis reprenant la file, des portes et des fenêtres de

rez de chaussée, s'éloignent l'un de l'autre observés de Douze penché au dehors qui ne se lasse pas, depuis le jour où il les vit pour la première fois,

d'être médusé,

mais cette fois la nuque de Douze est saisie de stupeur, d'abord dans le sens du boulevard Cinq, puis la tête brutalement décoincée, vers le boulevard Sept, enfin, les yeux fixés sur une vague forme en face, dans le rêve de la

réflexion, aussi loin que Douze pense, il n'obtient pas la liaison entre la raison issue du concret et le concret tout court qui passe énigmatique porté par un témoin divisé en deux parties égales qui paradoxalement s'éloignent l'une de l'autre,

les jumeaux ont doublé leur réputation équivoque, auréolés d'extraordinaire ils disparaissent aux angles de la traverse,

la parole de Réelhom, l'introuvable,

dans le doute.

Description des lignes, surfaces et volumes de lieux :

les voies qui desservent la ville ont la forme d'un huit déhanché dans sa partie supérieure Nord Est, et incluant un second huit figuré par la traverse Six, ou plutôt un H dont les extrémités se rejoindraient en forme de huit, la barre traçant

la traverse,

le grand huit croise sur la place en un rond point ses deux boulevards Cinq et Sept, qui par l'effet du tracé en huit se confondent au point qu'il est impossible d'en déterminer les limites d'aboutissement, ni celles de commencement, de savoir où ils changent de nom, quand Cinq égale Sept, le plus simple

aurait été de nommer Cinq le boulevard formant la partie haute, du huit en H, et Sept la partie Sud, ou vice et versa, ainsi la confusion des limites n'aurait lieu qu'au rond point qui appartiendrait à la rencontre, mais la balistique de

l'histoire bouleverse les logiques, les constructions bâties au long des âges développèrent la ville dans cette configuration et nul n'y peut plus rien,

les positions prises par les habitants et les noms donnés datent du fond des guerres, de la trace des charrues, des zones de moeurs, Sans doute, les deux boulevards furent à l'origine des chemins, mais là encore la confusion des plaques l'atteste située l'une à la rencontre Ouest de la traverse et du boulevard Sept, apposé juste au dessus de l'ancienne porte cochère qui sert de porte d'entrée à l'appartement d'un des jumeaux, Un ou Deux, dont on ne saura jamais qui est l'un ou l'autre, un peu effacée par le temps on devine son nom,

hemin du bas in,

l'autre à la rencontre du boulevard Cinq et de la même

traverse, sur la porte d'un des jumeaux qui reste quand ils sont séparés par l'individualisme, la plaque est également éprouvée des intempéries, mais les restes graphiques prouvent l'analogie

chem du assi ,

aucun ordre ne sera accompli tant qu'une expansion enveloppe les lieux.

La ville ainsi constituée, enferme un grand nombre de quartiers qui s'entrecoupent, s'imbriquent, s'échangent les uns aux et dans les autres, par des frontières méconnaissables par

exemple, Douze dit que Trois habite le quartier des lunes

montantes, pour s'y rendre il empruntera à partir du centre de la traverse, le boulevard Sept qui monte vers la place et là il dira qu'il est la lune montante, alors que Trois lui, dit qu'il habite le quartier de la lune descendante car pour se rendre chez Douze il descend le boulevard Sept, le quartier des pleines lunes est souvent situé autour du bassin, sommet de la ville où vivent les nantis, traînent les mendiants et les chiens, les chiens viennent de la ville basse, la Vieille comme il se dit, en fait la Vieille entoure comme un rempart tout le périmètre intérieur et extérieur du huit que les deux boulevards creusent en vallées circulaires d'autant plus profondes qu'elles

s'éloignent de la place, en fait la ville est sur une plaine imprimée en creux profond d'un huit de la largeur d'une voie routière qui atteint la surface au croisement de cette boucle infinie, en une place bordée de platanes, laquelle se voit comme une oasis verte lorsque le voyageur aborde par

l'étendue à perte de vue des blés en houles, sans imaginer la ville enfouie dans une crevasse qu'il découvrira arrivé sur la place et ôtant son chapeau, l'ombre sur la tête, Zeus lui offrant la fraîcheur de l'humide mais pas à boire, la source entre les pieds.

Les jours sont tardifs, les nuits précoces dans les profondeurs de la ville, à mesure qu'on habite plus près des Hauts, la

lumière augmente comme le vent, aux Bas, pas la moindre brise, l'air est absent comme le froid, les Hauts craignent les hivers, souffrent des chaleurs, mais leurs pluies drainent vers les Bas où les inondations seraient fréquentes sans les quatre écluses qui obstruent les boulevards à leurs débouchés sur le rond point, sans quoi leurs descentes seraient rivières, les orages catastrophes,

Sécurisés les habitants vivent insouciantes des intempéries, aux sorties des nuits tardives, les individus des Bas s'enclenchent dans la conscience d'éveil par les portes et les fenêtres, le long des murs, les jumeaux différant l'habitude, ce jour là, à l'aube blanche d'un brouillard occlusif en Haut, le Coussin disent ceux des Bas du nord, L'édredon l'appellent ceux des Bas du sud, ce jour là donc, les jumeaux différant l'habitude, sauvages alors que dressés de coutumes, sortent de chez eux à l'heure choisie pour qu'à midi ils se croisent au centre de la traverse reliant au plus court leurs logements dont on pense qu'ils sont

identiques, que personne jamais ne visita, mais cependant décrits en détails par la curiosité, donc différant leurs

habitudes ils se croisent à l'aube sous le Coussin, face à la fenêtre de Douze dont les volets fermés enferment le sommeil,

l'absence ou la mort, La pièce n'est pas celle qu'on savait, le décor changé, les acteurs ne jouent plus le rôle connu, la scène du croisement ne se reproduit pas, ils arrêtent,

se parlent, monologue de deux voix d'un unisson,

Douze derrière les volets fermés entend des bribes, ... l'ombre nuit au jour... la raison épuisée... grave..... l'horsArt...

l'exprès mort moralattise ... nulevie, malevie... l'horsvie école la molemorale... faut il l'outrêtre, la muraille abstraitêtre....

je..... à midi... la margelle... je.. dirons encore les temps des

nuitéveils, des jourlas.... les diurnes d'idem nocturnes...

Douze note dans les marges du journal de la veille,

.... dirons encore les temps des nuitéveils, des jourlas,

les diurnes d'idem nocturnes....

et de mémoire écrit pour ne pas oublier,

.... la raison épuisée grave l'outrArt.....

Avant midi, Un et Deux interchangeés, sortent à nouveau de chez eux, Un ou Deux emprunte le boulevard Sept, Deux ou Un, le boulevard Cinq, passent sous les écluses ouvertes, se rejoignent aux bassins, entre les troncs noueux des platanes opprimés, ils voient le champ jaune de la plaine plate à l'adulte des blés, aux confins où le bleu monte en sphère jusqu'à revenir au dessus de leurs têtes dans la clé de voûte sur les arbres, Zeus a un pigeon sur l'épaule appuyant

la sagesse du dieu mort au front des civilisations, une liste de personnages en relation de convenance, rôde sur la place, quelques enfants en course, des conversations sur les bancs ou debout par trois ou quatre, raidis du vernis des habits de circonstance, Cinquante et Un, le Maire d'Hachehuit, élu par la plainte publique, vogue dans la foule courtoise,

prononce des mots nus dits sans qu'ils soient obligés du sens, puis il s'élève sur une dalle prévue au discours, le nez pointé sur le profil des jumeaux scellés dos à dos,

— citoyens membres du registre, Homhors, peuple d'archives, aventuriers des surfaces, plainte souveraine, j'entre en vos ouïes pour entraver nos doutes, ma porte parole reportée des technicêtres va par l'instant faire cesser de croître

nos suppositions, ...

.. l'évidence enfin est démontrée, le bassin n'a pas de fond,

.. l'entreZeus est l'eau d'un puits et le statuDieu naufragé sur un flotteur mime l'allure statique sur la bulle d'un monolithe creux, les technicêtres, savants horsbévues, ont mesuré la logique, désassemblé les parties du tout, preuvent la certitude,

le bassin est fondé sans fond, et la vanne d'horsource n'hors pas l'eau, nous pouvons l'outrouvir ou la sceller fermer le sens n'en sera pas affecté,

.... l'absence de bonde au pourtour ouvre le bonsens,

.. des HacheHuitois disaient avoir vu Zeus bouger,

..... il bouge, certains expliquaient ce prodige par le

mouvement parfois synchrone des feuilles de platanes qui par le hasard, vibrent tout ensemble, dans une même direction, si bien que le dieu sur ce fond de paysage vert fuyant,

relativement paraissait en mouvement,

l'illusion est résolue, le flotteur est séparé des bords par une légère fissure, cet espace suffit au mouvement, lorsque des vents violents, en rafale s'engagent sur la place,

Deux et vice Un, ou Un et Un bis, écoutent corps à corps sur la margelle, le personnage Treize, étranger sur la liste des

personnages, crie liberté, la foule frissonne émue par l'absolu, le résumé place le Maire au second plan, son discours

prolongé ne servirait à rien pour juger de la fissure,

la reconnaître continue, et quand elle serait refermée sur elle même, provoquer la peur de l'inconnu fantastique qu'elle énigme, Zeus par dessus découvert, ne serait il pas par dessous dissimulé, quel miracle, quelle machine impose

l'entre deux eaux du flotteur,

En circonvolutions disciplinées la collectivité démobilisée prend axe au foyer du bassin, Cinquante et Un, le Maire monocratique, reste seul sur la dalle ferme, délivré de sa parole, la peau glacée, une photographie saisira cet instant

mémoire, temps d'halte au trou des oublis, les suffrages

déportés au constat du réel, il perd sa raison, ce tourbillon doit cesser, regagner le centre d'intérêt, il faut que l'idée de l'institution prime sur les abîmes de la nature,

Cinquante et Un, invente un tunnel qui mettra le peuple en troupes,

... développera l'opinion, liguera les partis au sien,

il règle le micro à sa bouche et sa voix multipliée vibre sous les arbres,

— Homhors, je ne voudrais pas priver vos multiplications méditatives à la mienne unique, cependant il est de mon de–voir, au nom du droit au savoir, de vous mémoremplir des pro–jets en cours, de leurs heurs et malheurs,

..... le projet du tunnel,

qui devait relier les Bas nord avec les Bas sud,

... est suspendu, ...

ou plutôt, car il ne s'agit pas d'un pont, reporté,

... ou si vous le voulez,

.... ajourné, en effet, le bassin est devenu un puits

de profondeur insondable, avant d'entreprendre les

impôtravaux, nous déléguerons à la compétence des

technicêtres la résolution du progrès et attendrons les offices de la science, en laquelle nous croyons,

voué à l'espoir des ismfuturs,

pour l'instant,

dans la quiétude de la patiente, pensons que l'ignorance

est mère de prudence.

Le discours est fini, tous se dispersent dans des directions qui paraissent aléatoires du point de vue de la suprématie du voy–ageur,

mais cellulaires, tous vont où ils savent,

sauf quelques indécis étourdis par l'ennui qui seront emportés à la traîne d'un mouvement général,

Trente est si déterminé qu'il court, mais pas trop car il ne veut pas montrer son empressement, parfois le pas très alerte, près de la course puis la course jusqu'à trois pas de sprint,

parfois rapide, puis ralenti jusqu'à l'arrêt brutal pour un regard saccadé vers les autres de toute part indifférents à ses craintes, parfois retenu, digne, la pensée dans son but,

il a descendu le boulevard Cinq nord aussi rapidement qu'un facteur peut l'être scindé des adresses, il entre dans la grotte qui lui sert d'atelier, la curiosité écarquille ses yeux fondus dans la pénombre qu'une lucarne situe, au fond de la cavité creusée hier dans les grés et destinée à recevoir la vitre d'un aquarium dans lequel il avait le projet de planter un végétal qui aurait montré ses racines sur le plan transparent, il touche le fond qui suinte, relie l'humidité au puits supposé, ce serait une colonne d'eau, qui descendrait peut-être très bas, au dessous des Bas, en forme d'entonnoir, une source à quelques centimètres, s'il faisait un trou du diamètre d'un

foret,

à pointe tungstène, au mandrin de la perceuse à percussion,

il aurait l'eau courante dans la grotte,

Trente remonte par le boulevard Sept, l'esprit entravé de projets, il traversera

la place des Pleines Lunes, descendra en suivant toujours le Sept côté sud que son voisin Cinq, appelle le boulevard Cinq pour le plaisir de l'homonymie,

Comme un simple client,

il entrera dans la quincaillerie où il sait des robinets,

Extrait de l'inventaire des personnages

personnage Cinq : monoathéiste, membre de l'Académie des

unités parfaites, indivisible il pense être un élément déterminé des choses qui atteindra sa maturité lorsque parvenu à être

autotrophe,

il répugne aux végétaux carnivores,

Avant qu'il ait rencontré Cinq, Douze cahotait ses idées aux chocs de son unique pied et de la canne en aide de sa prothèse

malsonnante articulée sous la jambe flottante de son pantalon, il regardait ses ongles inachevés, ses doigts en nombre impair et d'inégales longueurs,

— je suis mortel pour savoir le dire,

toujours fini mais périssable, à l'inverse de Dieu imputrescible et inamovible, qui ne peut être suspendu de ses fonctions,

Dieu où,

Dieu peuh !,

mon pair oisif en repos éternel, inmonde,

et nous hommes paraphant sa création,

je ne crois pas,

tous ceci est sauvage,

je ne crois pas non plus à la roue, l'axe, le pignon, le tambour, le tiroir, la glissière, la manette, la valise, la bombe,

le tracteur, le triangle, l'ovale, l'oeuf,

dans quel orifice se tient Dieu, et nous sur quels bords,

Douze, le nez sur la mine, l'oeil en orbite, les dents en bouche, périclite sur la place, apparu ici par la succession des images d'un film qui en fin blêmira l'écran,

Noeuf, est au dessus des arbres sur un balcon,

Un et Deux séparés d'un diamètre du cercle occupé de Zeus, s'entrecroisent la vue et la matière qu'elle fait,

Cinq arrive par l'écluse,

Trente qui remonte le sud un robinet irrationnel au poing,

une scène va être montée, apprise et répétée,

tirée du répertoire des scènes,

étrange monotonie des mots qui reviennent sans cesse au logis habiter les lieux

communs.

Douze, Un, Trente, Deux, Cinq, Treize et Noeuf enlevé du balcon

vont se réunir,

mais quel point sera leur rencontre, car les jumeaux s'écartent l'un vers l'est, l'autre l'ouest, Trente propulsé par son robinet traverse droit au nord, Cinq qui suit le rangement courbe des arbres passera par tous les points cardinaux, Noeuf sous le balcon, semble vouloir bifurquer vers les Bas nord, croisera Cinq en rotation, guidé des troncs, Treize, l'étranger, part dans les horizons aux vagues des blés sur la plaine, vers la ligne de fuite des perspectives où le vide bleu et la terre ferme ne se joignent jamais, Le hasard ne pourra rassembler les personnages épars destinés par lui à se détacher,

seul l'insolite corrigera le désordre,

et c'est ce qui arrive,

Cinq dit à Noeuf qu'il croise :

— comme il était prévu Dieu descend, mais pas du ciel,

dans les abîmes,

mais pas dans les feux d'enfer, dans les abysses,

mais pas dans la lumière, dans les ténèbres,
dans la cécité identique à son oeil
de pierre,
Noeuf suit l'index de Cinq, la statue progressivement s'enfonce,
vide les lieux,
l'émotion ne retient pas sa voix,
— regardez, —
l'accent tonique sur la dernière syllabe fige le cours des trajets,
maintenant tous les personnages vont coïncider,
Zeus n'est plus qu'une tête impassible encerclée de têtes ébahies,
— la vérité est dans le puits, dit Un ou Deux,
et Réelhom son fond, dit l'homologue d'un des deux jumeaux,
l'outrêtré coule, sa raison épuisée gravit l'abstrait,
le temps des nuitéveils item des jourêves s'inscrit
sur l'eau nocturne qui diurne ressourcera,
Trois, figurant inutile, logé dans une phrase sans importance,
revient à la ligne,
par la transversale des blancs espaces entre la distribution
des mots,
débouche de la marge au centre du sinistre,
il restera longtemps à considérer la chute, sera le dernier même à ne plus rien voir, alors que les conversations
dilatent la ville qui en trombes des quatre écluses vont courir la place, plonger leur sens dans le puits,
et Trois, mêlé d'anonymes,
s'estompera de nouveau dans la désuétude
d'un personnage à cocher,
comme son frère, Trois Bis, déjà dépulpé en poussière de gomme,

le narrateur fini là,

l'histoire est suspendue sur une virgule,

un lecteur écrit à l'amont d'un point

syncopé d'événements séquentiels, et les agissants, happés de leurs actions, hachés des mots qui les définissent, figurent des tableaux en suite, chants circulatoires en sens inverse des irrévérences et des fallacies.

Agone 7

La Maison de l'Assouvissement de tous les Sens

Volonte Gabriel

La Maison de l'Assouvissement

de tous les Sens

Si tel est le plaisir ou l'oubli de mes hôtes, ce seront les derniers mots que j'écrirai jamais. Si tel est le plaisir ou l'oubli de mes hôtes, ces mots ne seront jamais lus par un autre que moi. Si tel est le plaisir ou l'oubli de ces hôtes que je n'ai pas rencontrés et ne connaîtrai sans aucun doute jamais.

Ce n'était qu'un voyage de plus, depuis un lieu qui n'était que l'issue d'un voyage de plus, qui m'amena vers cet amas complexe de bâtisses que je n'espère plus désormais pouvoir quitter un jour.

Je marchais depuis plusieurs mois et n'avais aperçu d'âme pensante ou l'une de ces traces pourtant innombrables, quand je croisai une allée pavée. Elle n'était pas très large et je n'en voyais ni le début, ni la fin. Peut-être lassé de mes errances en solitaire, je décidai de la suivre. Elle me ramènerait vers les hommes. Il me suffisait de choisir une direction. Je partis vers le couchant. Mais je crois aujourd'hui que le choix importa peu. Même si je suis incapable de comprendre les règles d'une telle géographie, je reste persuadé qu'en choisissant la direction contraire, je serais parvenu au même lieu, après le même temps.

L'allée s'avancait, droite, au travers de vallons doux, rocailleux et gris. J'arrivais en moins de trois jours de voyage au sommet d'un tertre à peine élevé au-dessus d'un plateau immense et nu. J'étais rendu. À quelques centaines de mètres, une bâtisse large et trapue trônait. Elle semblait avoir été construite ailleurs et posée là telle quelle, au centre de ce tertre sec.

L'allée me conduisit jusqu'à un porche bas qui abritait une porte à deux battants. De chaque côté s'éloignait un mur qui parcourait une ligne brisée à angles réguliers. Je longeais ce mur par la droite. Il menait à un autre porche, d'où partait une autre allée pavée, qui se perdait au loin, en descendant du tertre ; un porche bas et une double porte parfaitement identiques aux premiers. Depuis cette nouvelle entrée, je pouvais voir le mur se poursuivre jusqu'à l'entrée suivante, semblable aux deux premières. Je m'étais décidé à continuer ma visite autour de la bâtisse, quand je découvris qu'un battant de la porte s'était entrouvert.

Je suivis cette invitation et entrai dans une vaste salle hexagonale au plafond bas. Cinq portes, pareilles à celle que j'avais franchie et disposées au centre de chaque mur, étaient séparées d'étroits canapés qui épousaient chaque coin. Depuis le plafond en verre opaque, une lumière douce baignait tout cet espace clos. Je rejoignis le centre de la pièce pour apprécier la parfaite symétrie des lieux. Je levai la tête vers le plafond pour chercher la source de cette lumière. Je m'approchai ensuite des canapés jusqu'à toucher du bout des doigts leur cuir lisse.

Je ne découvris pas tout de suite la présence d'un personnage que je n'avais pas entendu entrer et qui semblait attendre patiemment que je le remarque. Debout, immobile et les mains derrière le dos, il gardait ses yeux attentifs fixés sur les miens étonnés. Vêtu d'une robe pourpre et verte à motifs ligneux, cet être vieux et gras avait perdu tout âge et tout sexe précis ; des yeux gonflés et doux traînaient au-dessus de lèvres trop minces pour ce visage replet aux traits mous. D'une voix que je voulus égale, je lui demandai si j'avais affaire à mon hôte. La réponse, qu'il tardait à livrer, fut précédée et accompagnée de grimaces et de gestes d'orateurs. Après quelques bruits de lèvres, il prononça suavement :

« Vous êtes votre propre hôte en *La Maison de l'Assouvissement de tous les Sens* et, quant à moi, je ne suis que votre humble guide dans *Le Lieu de la Pureté du Goût*. Ici, tout ce qui peut tenter votre palais pourra le lui être présenté, lavé de toute couleur, de toute odeur et de toute forme, dans le silence du repos de votre corps. » Sans cesser d'essayer des poses précieuses, il se déplaçait à petits pas précis d'une porte à l'autre, et vantait tour à tour telle ou telle spécialité de la salle qu'elle fermait.

« Selon votre fantaisie, continuait-il, vous pourrez goûter aux plus douces sucreries, aux plus piquantes amertumes, aux acides les plus âpres et aux sels les plus fins, agencés en des compositions infinies. Vous pourrez mesurer les plus subtiles variations qui séparent la première fraîcheur du dernier état de pourrissement. Tout ce qui pousse et vit, tout ce qui naît de la terre, de la mer et des chairs peut vous être proposé. » Penché en avant, la tête relevée et les bras largement ouverts, revenu à sa place première, il attendait dans cette position inconfortable sans me quitter des yeux.

Pendant un moment qui me parut long, je ne sus que faire ou dire. Puis, pour ne pas décevoir celui qui s'était institué mon guide, je lui expliquai avec toute l'amabilité dont j'avais appris les formes délicates parmi les hommes, qu'émervillé par l'étendue de la richesse sans pareille des possibilités gustatives qu'il m'offrait, je me voyais forcé de refuser, habitué jaloux que j'étais de mes repas frugaux de voyageur solitaire. Immobile, il écouta mon discours, et attendit même fort civilement un instant superflu, comme pour être certain que j'avais fini. Il se releva enfin pour s'effacer devant une porte qu'il désigna, et il m'annonça comme on indique la fin d'un entretien officiel :

« Ce ne sera donc pas dans *Le Lieu de la Pureté du Goût* que vous réaliserez vos derniers désirs, mais certainement dans un autre lieu de *La Maison de l'Assouvissement de tous les Sens*. » Il avait retrouvé sa courbette inconfortable tandis que je passais devant lui.

Derrière la porte qui s'était refermée sur moi s'étendait une immense cour hexagonale ouverte sur le ciel. Cinq côtés, semblables à celui d'où je les observais, se composaient d'un même porche abritant une même porte à deux battants, d'où partait une même allée pavée qui rejoignait le centre de la cour, pour dessiner sur le sol un nouvel hexagone. Après un court moment de réflexion, je décidai d'explorer systématiquement les lieux, par une rotation de gauche à droite, suivant le cheminement étoilé des allées. Je rejoignis le centre de la cour pour m'avancer tout de suite sur la première allée qui partait à ma droite.

La nouvelle salle dans laquelle j'entrai ressemblait à s'y tromper à celle que j'avais quittée. Mais à la place du gros homme, c'était un tout autre personnage qui m'attendait là. Une robe grise et droite ne laissait voir de ce corps démesurément long qu'une tête, dont la maigreur accusait encore les formes exagérées. Quelque peu impressionné, je lui demandai comme par réflexe si j'avais affaire à mon hôte. Immobile et le regard vague, il m'annonça sentencieusement :

« Vous êtes votre propre hôte en *La Maison de l'Assouvissement de tous les Sens*. Je suis votre guide dans *Le Lieu de la Pureté de l'Odeur*. Tout ce qui tente votre nez pourra lui être présenté, lavé de toute forme, de toute couleur, dans le silence du repos de votre corps. » Il commença à marcher le long des murs comme un épouvantail, et désignait tour à tour l'une des quatre portes latérales par des gestes lents d'un bras, puis de l'autre, tandis qu'il expliquait :

« Selon l'ordre choisi, vous voyagerez entre les fragrances les plus fleuries et les remugles les plus pestilentiels, les parfums les plus capiteux et ceux plus frais que l'air du matin. De tout ce qui pousse et vit, de tout ce qui sort de la terre, de la mer et des chairs ont été recueillies les senteurs. »

Un peu effrayé par la raideur de sa démarche, je me surpris à longer moi aussi les murs. Oublieux des règles élémentaires de la politesse, je ne pensais plus qu'à maintenir la distance qui nous séparait. Tandis que je suivais son discours avec la même attention que son parcours, une odeur força d'abord légèrement mon attention, pour me gêner puis m'irriter, sans que je puisse en déterminer la provenance ou en comprendre les effets déplaisants. Comme par réflexe, je tournai soudainement la tête ; une porte se ferma dans mon dos. L'odeur étrangère se dissipa rapidement. Je m'adressai alors sèchement à mon guide pour lui expliquer que ce qu'il proposait ne m'attirait pas, que cette vie, menée depuis maintenant trop longtemps, avait privé mes facultés de l'appréciation de telles subtilités.

Je le quittai en quelques pas rapides. Qu'il garde ses vents !

Dans la salle suivante et toujours pareille, un enfant, presque un nourrisson, nu de la tête aux pieds, était assis le dos tourné à la porte par laquelle j'entrai. Il semblait me guetter du coin de l'oeil. Sans même attendre que je m'adresse à lui, il entama un babil criard dont je finis par comprendre ces quelques bribes répétées dans

un ordre fantaisiste :

« Sais-tu ? Hôte de *La Maison de l'Assouissement de tous les Sens* ! Sais-tu qui je suis ? Hôte, tu es entré dans *Le Lieu de la Pureté de la Vue* ! Et je suis ton guide, hôte ! Sais-tu ? »

Par petits bonds, roulades et reptations, il s'avança vers la gauche jusqu'à s'allonger contre une porte. Il reprit alors son babil.

« Toutes les couleurs et toutes les formes. Si tu veux ! Toutes les scènes de tous les lieux. Toutes les scènes de tous les temps. Si tu veux ! Toutes les scènes. Tu pourras les regarder. Si tu veux ! » Alors qu'il jacassait, allongé sur le sol sans me quitter des yeux, il poussait doucement de son dos un battant de la porte. Je n'eus que le temps de deviner un jeu changeant d'éclairs colorés découpant sans bruit un espace noir sans fin. Puis il bondit droit devant lui pour rouler plusieurs fois et s'asseoir devant une autre porte.

« Tout ce qui est visible ! Hôte, sais-tu ! Si tu veux, tout ce qui est visible. Mais pour voir, il te faudra entrer ! Il le faudra, hôte, si tu veux voir ! »

Je m'apprêtais à partir en toisant d'un sourire hautain cet enfant aux mauvaises manières. Mais je me ravisai sans trop savoir pourquoi et lui racontai que ce qu'il y avait à voir du monde ne m'intéressait pas, et que, tout errant sans fin que j'étais, je n'avais jamais voyagé pour découvrir quelque vision nouvelle, quelque image inédite. Doucement, il me tourna le dos et m'interrompit au milieu d'une phrase.

« Pas ici que tu trouveras ! Mais si ce n'est pas ici, hôte, ce sera ailleurs. Et, tu trouveras, sais-tu ! Même si tu ne veux pas ! Sans aucun doute aucun, hôte ! Tu trouveras ! »

Je ne suivis pas cette fois les allées pavées pour rejoindre le porche suivant. Je longuai les bâtisses et entrai pour découvrir mon nouveau guide. Sur l'un des canapés, un grand corps glabre et nu était allongé ; la tête reposait sur une épaule maintenue relevée au-dessus du coude planté dans le cuir. Du visage, caché derrière une épaisse chevelure brune et ondulante, une voix basse, douce et mélancolique coupa le cheminement de mon regard qui voyageait entre les seins débordants du bras qui les soutenait et un vit pesant sur la largeur de la cuisse.

« Tu es chaleureusement le bienvenu dans *Le Lieu de la Pureté de la Chair*, hôte heureux de *La Maison de l'Assouissement de tous les Sens*. Que veux ton corps ? de quoi veut-il être étonné ou lassé, privé ou assouvi ? d'attouchements candides ou de caresses savantes ? prodigués dans la violence ou dans la douceur ?

par des hommes, par des femmes, des enfants ? donnés ? reçus ? Tu pourras avoir tout cela sans fin ni fatigue et selon tes ordres les plus capricieux. » Il ondulait insensiblement, mais si bien, qu'à la fin de son discours je pouvais deviner la naissance de larges lèvres carmin entrouvertes sous ses fesses grasses. La tête tournée au-dessus de son épaule droite, il me regardait sans cesser de se tordre lentement ; il attendait ma réponse.

Il resta ensuite assis, les cuisses ouvertes, les mains en corolles sur ses sexes et la tête tombée en avant qui déployait ses cheveux jusqu'au ventre. Sans plus regarder cet être lascif, je lui expliquai que j'avais depuis toujours le bonheur d'ignorer l'appel de la chair, que certains m'ont dit brûlant, celui éperdu des autres corps autant que celui opportuniste du sien. Il prononça alors lentement la phrase rituelle qui me donnait congé de lui.

« Ce n'est donc pas dans *Le Lieu de la Pureté de la Chair* que vous serez comblé, mais il n'est aucun doute que ce sera dans un autre lieu de *La Maison de l'Assouvissement de tous les Sens*. »

Plus troublé que je n'osais me l'avouer, je suivis les allées sans plus penser à rien et entrai dans le lieu suivant. Une jeune fille, habillée de voiles diaphanes arrangés savamment, tourbillonnait autour de la pièce. Elle s'approchait parfois d'une porte dont elle poussait alors un battant d'où s'échappaient des mélodies confuses.

Lassé des incessants mouvements de cette danseuse muette qui croyait me tenter par ces sons étranges, je m'éloignai indifférent.

Depuis le centre de la cour, je regardai une dernière fois autour de moi l'ordonnance régulière de ces lieux apparemment vides d'autres vivants que ces guides monstrueux.

Ce n'est pas sans curiosité que je passai sous un nouveau porche, pour entrer dans le dernier lieu que j'avais à découvrir. Je suis resté longtemps à attendre un guide, debout en face des portes séparées par ces étroits canapés au cuir lisse. Mais personne ne vint me tenter. Alors, comme un quêteur insatiable, j'ai poussé l'une des quatre portes dont j'ignorais l'issue. Comme je m'y attendais, la salle dans laquelle j'entrai était vaste et trapézoïdale.

Devant chaque mur nu, j'ai veillé en vain pendant des jours entiers qu'un événement se produise. Les quatre parois luminescentes sont aussi parfaitement identiques que mes investigations ont pu le révéler. Le plafond, semblable à celui des salles centrales, diffuse continûment, sans faiblir ni forcer, la même lumière pâle ; uniformité d'un vide silencieux et sec.

Personne n'a encore poussé la porte à deux battants que je n'ai jamais pu rouvrir. Je la surveille sans cesse et dors allongé contre elle pour ne pas manquer le moindre mouvement. Mais rien ne m'a encore réveillé de mes sommeils sans rêves.

Je ne regrette plus de n'avoir pas essayé l'une des trois autres portes de ce lieu. Je suis maintenant persuadé que ses quatre salles sont identiques. Je ne regrette pas non plus d'avoir refusé les propositions des autres guides. J'ai longtemps essayé de trouver le lieu que j'aurais dû choisir, de deviner celui que j'aurais préféré. Mais ces pensées sont vides ; je n'ai jamais eu le choix.

L'absence de visites m'a tourmenté plus longtemps. Pourquoi personne ne parvient-il, comme je suis parvenu, à cette bâtisse et, comme moi, n'entre dans ce lieu ? Et me libère. Je pensais au début que la rareté des visiteurs, explicable par l'isolement de la région où je voyageais, et ensuite les goûts si différents de chacun, arrêtant un tel dans tel lieu et un autre dans tel autre lieu, augmentaient tant les délais que je pouvais attendre des années avant qu'un ami pousse la même porte que moi. Mais le temps a passé, et je ne crie plus au moindre bruit que je crois entendre. Je n'attends plus. La certitude d'être enfermé à jamais, qui succéda aux attentes entrecoupées de quêtes désespérées, m'a donné la solution et la force d'écrire cette histoire pour la relire sans fin. Je suis dans *Le Lieu de la Pureté de l'Imagination* ; et il ne fut construit que pour moi.

Agone 7

Comment le sociologue écrit l'épistémologie. Sur " Le raisonnement sociologique" de Jean-Claude Passeron

Vialle Jacques

Comment le sociologue

écrit l'épistémologie.

À propos du livre de Jean-Claude Passeron

Le Raisonnement sociologique

L'espace non-poppérien du raisonnement naturel

(Nathan, coll. Essais & Recherches, 1992)

Pour savoir ce que prouve une preuve, regardez la preuve.

John Searle, L'Intentionnalité.

Depuis les travaux de Frege et de Wittgenstein, le problème de la vérité ou de la fausseté de nos versions du monde est indissociablement lié à celui de leur statut assertorique. Autrement dit, la notion de vérité relève exclusivement de ce qui est dit et de la manière dont cela est dit ; il s'ensuit que l'objet de l'épistémologie est d'interpréter la connaissance scientifique relativement à ces préalables logiques.

Si l'on énumérait les *topoi* les plus récurrents du discours épistémologique en sciences sociales, on s'apercevrait vite que le princeps cher à nos philosophes analytiques y a été très largement ignoré au profit de questions toutes relatives à des états d'âmes ou, ce qui revient au même, à des « visions du monde » : faut-il expliquer les conduites par l'intention des agents ou par la force d'imposition des structures ? Les sujets sociaux sont-ils déterminés par les valeurs ou les déterminent-ils ? Faut-il préférer une approche « holiste » ou « individualiste » du monde social ? La connaissance historique est-elle limitée par la condition historique du sujet qui la produit ? etc. La disjonction des discours épistémologiques tenant à l'incommensurabilité de leurs préalables respectifs, il n'est pas étonnant de voir s'exprimer avec la même certitude naïve des réflexions qui opposent substantiellement ou rapprochent analogiquement sciences humaines et sciences de la nature, en

prenant soin de mesurer les premières à la distance consentie aux secondes.

Ce n'est pas le moindre intérêt de l'exposé de Jean-Claude Passeron que de s'inscrire dans un ordre du discours épistémologique qui lui permette de faire valoir les spécificités de la connaissance historique, dans les termes mêmes où ont été définies celles des sciences hypothético-déductives : « Les sciences empiriques sont des langages de description du monde qui doivent de produire un type particulier de connaissance aux épreuves empiriques que la structure logique de ces langages rend possibles et nécessaires. (1)»

Toute la question est alors de savoir dans quelle mesure une connaissance empirique, qui formule ses propositions théoriques les plus générales en langage naturel, est susceptible de produire des effets d'intelligibilité contrôlables sur le monde d'observation qui est le sien. Avant d'apporter une réponse tranchée à cette question, Jean-Claude Passeron propose d'examiner « le statut logique des démarches descriptives et probatoires » du raisonnement sociologique, afin d'être en mesure d'estimer si oui ou non un tel statut confère à l'espace de ce raisonnement les propriétés qui seules autorisent l'extension des concepts poppériens de réfutation et de corroboration (2).

Un raisonnement empirique distinct du raisonnement expérimental

L'homogénéité et la constance des contextes dans lesquels s'opèrent observations et mesures dans les sciences physiques est la condition suffisante de leur reproductibilité. Cette seule condition épuise toute la définition du prédicat « expérimental » ; lorsque le physicien compare des mesures reproduites de contextes différents, la connaissance des conditions initiales propres aux phénomènes dont chaque mesure est l'indice lui permet d'isoler l'effet lié à la variation des contextes, de l'effet propre de la comparaison.

Le raisonnement sociologique procède par comparaisons qui ne se font jamais « toutes choses étant égales par ailleurs » ; que ce soit au niveau des mesures successives opérées dans un même contexte ou au niveau des contextes eux-mêmes, lorsque le raisonnement tente de composer des informations obtenues de sources différentes. À cela deux raisons : les phénomènes que décrivent les sciences sociales sont toujours indexés à des coordonnées spatio-temporelles, ils n'ont pas, au sens strict, de conditions initiales puisqu'ils s'inscrivent dans un *continuum* historique et, par conséquent, « n'offrent ni répétition spontanée, ni possibilité d'isoler des variables en laboratoire (3)» ; d'autre part, l'énumération des variables pertinentes d'un contexte d'observation suppose, en l'absence d'une théorie qui en fixerait par avance la liste, comme c'est le cas dans les sciences nomologiques, d'opérer des choix dont les risques se mesurent à la qualité de l'interprétation qui les a rendus possibles (4).

Le rôle constitutif de l'interprétation conceptuelle

En sciences sociales, le comparatisme est donc tributaire d'un travail d'interprétation sur le sens de la variation des contextes qui seul permet de fixer le sens d'une comparaison : « Deux ou plusieurs contextes historiques ne peuvent être distingués comme différents, ou rapprochés comme équivalents que par un raisonnement comparatif qui reste un raisonnement naturel puisqu'il doit additionner dans l'argumentation d'équivalence des descriptions hétérogènes. (5)» Les propositions théoriques, qui mettent en équivalence des contextes de mesures, établissent une complémentarité entre données d'observations hétérogènes (linguistiques, ethnographiques, quantitatives ou qualitatives, etc.), ou comparent entre eux des faits déjà construits, n'ont aucun des caractères de la nécessité logique ; leur régime de vérité est celui de la présomption, et les limites de cette présomption tiennent à la complexité de la comparaison : « La multiplication des constats hétérogènes n'est pas une garantie cumulative de l'amélioration du raisonnement typologique (...), l'enrichissement de la description— par l'érudition historique, la multiplicité sociographique des corrélations, ou la densité de l'information ethnographique — entre vite en contradiction avec le souci de minimiser les écarts sémantiques consentis [par les comparaisons multiples] au profit de cet enrichissement empirique (6)».

Le raisonnement sociologique n'atteint jamais l'universalité logique

Il faut distinguer l'universalité logique propre aux propositions théoriques des sciences hypothético-déductives de l'universalité numérique de certaines propositions générales des sciences historiques qui, s'appliquant à un monde dont les coordonnées spatio-temporelles ont été définies, peuvent être énoncées à propos de tous les événements de ce monde qui tombent sous leur portée (7). Seules les premières propositions sont réfutables puisque, s'appliquant à un espace de possibles, elles peuvent être démenties par une seule occurrence (8). Si les secondes peuvent être énoncées à propos de toutes les occurrences d'un monde, ce « toutes » n'a pas la valeur du quantificateur universel, puisqu'il représente un ensemble dénombrable et fini d'occurrences d'un espace lui-même borné. Si un cas, représenté par un énoncé existentiel singulier, vient à contredire une proposition théorique, il ne la falsifie pas, puisqu'il reste la possibilité de définir de nouvelles coordonnées au domaine d'application de l'énoncé, en sorte que le contrevenant en soit exclu. Il ne s'agit pas là d'une simple procédure *ad hoc*, puisque l'opération d'exclusion instruit le système conceptuel déjà en place d'une hypothèse nouvelle sur les raisons qui privent l'événement contradictoire d'une des propriétés partagées par les autres événements et conduit à opérer de nouveaux constats empiriques.

Si, dans les sciences expérimentales, la logique de la recherche scientifique procède par réfutation ou corroboration de ses propositions théoriques, dans les sciences sociales elle procède par minoration ou majoration ; dans le premier cas, l'exception infirme toujours la règle, dans le second, elle la précise.

Les concepts sociologiques sont des quasi-noms propres

Si les propositions sociologiques ne peuvent atteindre que l'universalité numérique d'un monde borné, les concepts sociologiques ont le statut logique que leur confère l'exercice contrôlé du raisonnement naturel, un statut qui les distingue des concepts nomologiques. Aucun des termes employés par les historiens, sociologues

ou anthropologues ne vaut en effet comme disjonction d'un ensemble fini de propriétés. Les concepts des sciences sociales sont « typologiques » ; ils n'ont pas de définition qui soit indépendante de leurs conditions réelles d'extension, et leur statut logique est celui des « semi-noms propres » ou des « noms communs imparfaits ». Ni désignateurs rigides, ni termes universels, « [ils] doivent aux opérations du raisonnement naturel qui définit leur champ sémantique de se référer à la fois, pour être compris par l'interlocuteur, à des occurrences datées et localisées (à des « cas » historiques objets de simples désignations) et à des listes ou à des combinaisons de propriétés génériques relevant d'une « description définie ». Mais aucune description définie énumérant des propriétés économiques, juridiques, mentales, politiques, militaires, etc., ne peut à elle seule, transmettre le sens d'un mot comme « féodalisme » à un lecteur qui ignorerait l'existence de l'Occident médiéval, de la Chine des Royaumes Combattants, du Japon de l'ère Kamakura, etc. (9)» Toujours indexés à des noms propres ou, ce qui revient au même, à des objets situés et datés, les concepts sociologiques ne peuvent que transmettre cette indexation aux énoncés qui les contiennent, et transmettre, du même coup, leur non-universalité.

Le caractère naturel du raisonnement sociologique, les limites numériques de ses propositions théoriques les plus générales et le statut logique particulier de ses concepts font de la connaissance du monde historique un espace assertorique « non poppérien » ; soit un espace où l'on ne peut définir aucune condition stricte de vulnérabilité empirique et, corollairement, aucune estimation du degré de confirmation d'une théorie. Accepter, à partir de là, des versions scientifiques du monde autres que celles des sciences expérimentales n'implique pas d'adopter un point de vue relativiste, ni d'avoir une conception atténuée de la rigueur ou de la vérité ; mais cela implique de reconnaître l'existence d'autres standards non moins exigeants que ceux appliqués dans les sciences expérimentales pour estimer ce que vaut une version.

La véridiction ou les formes réglées de l'exemplification

L'exclusion de l'exemplification (i.e. de la vérification) comme méthodologie de la preuve tient au rejet de l'induction comme « organon de la critique scientifique » (10). Si cela est logiquement fondé dans le cas des sciences hypothético-déductives où, compte tenu du caractère d'universalité logique des propositions théoriques, la tâche de vérification est proprement infinie, ce rejet n'a plus lieu d'être dans le cas des sciences historiques où le monde décrit n'est pas un monde d'événements possibles, mais un monde d'occurrences singulières qu'il s'agit d'interpréter d'un point de vue typologique.

L'interprétation qui fonde l'exemplification en sciences sociales diffère profondément de la démarche herméneutique, dont le propos est de rassembler en une signification unitaire des événements déjà là ou des faits qu'elle n'a pas contribué à produire. Les actes d'interprétation ont, en effet, « un rôle constitutif » sur l'objet même que les sciences sociales se donnent à expliquer. En s'imposant de comparer et de composer ses constats empiriques, de multiplier les contextes où ils sont opérés, le raisonnement sociologique s'impose autant de contraintes interprétatives puisque, s'agissant d'augmenter la force présomptive des propositions théoriques qui se prononcent sur le monde ouvert par la comparaison, il s'agit aussi de maintenir constats et contexte en un même cadre sémantique : « La logique de la démonstration sociologique est une logique naturelle de la composition de toutes les formes de présomption, probabilitaires et argumentatives, qui sont capables d'améliorer la véridicité d'une assertion empirique », mais « recollections et traitements de données, argumentations méthodiquement documentées, n'augmentent la force présomptive des assertions descriptives

ou explicatives que par l'interprétation que la théorie est capable d'en donner (11)». Le cercle méthodologique qui apparaît ici a plus de vertu qu'un simple cercle herméneutique puisqu'il crée des effets d'intelligibilité chaque fois qu'une théorie permet de rapprocher des faits et de découvrir des relations qui sans elle ne l'auraient pas été (12).

Ainsi, dans « l'espace non poppérien du raisonnement naturel », l'exigence de véridiction et la démarcation entre théorie métaphysique et théorie scientifique apparaissent sous une forme parfaitement reconnaissable : « Une théorie sociologique qui ne se présente pas à l'inspection comme un chantier empirique reste une théorie *métaphysique* ; mais un chantier de recherches empiriques dont les travaux ne sont conduits que par des hypothèses parcellaires, dépourvues de liens sémantiques noués dans une langue protocolarisée, reste une entreprise *sociographique*. 13»

Régime obligé de toute recension, la paraphrase ne peut qu'échouer à exprimer l'architectonique de l'ouvrage de Jean-Claude Passeron. Composé de chapitres autonomes, puisqu'il s'agit le plus souvent d'articles rédigés au cours de ces dix dernières années, le tout vaut ici bien plus que la somme des parties. Un système de renvois, à la fois conceptuels et indexicaux, permet en effet de voyager tout au long de ces quelque quatre cents pages d'examen analytique, d'exemplifications et de prospectives, sans jamais avoir le sentiment de changer de lieu (14).

Une place honorable est enfin assignée aux sciences historiques dans le train de la connaissance rationnelle, et cela sans décret ni passe-droit. Il ne sera donc plus pardonné, même l'ignorance, à ceux, cyniques ou envieux, qui continueront à « parler de leur métier comme s'ils en faisaient un autre ».

Notes

1. *Le Raisonnement sociologique*, proposition 1, page 360.

2. Tout au long de l'ouvrage et du présent article, « le raisonnement sociologique » désigne « la forme de raisonnement commun à toutes les sciences sociales », *i.e.* à toutes les sciences dont le domaine d'objet subit les contraintes du déroulement historique et dont la scientificité a le récit pour problème (soit : l'histoire, l'anthropologie, la sociologie et toutes les sciences sociales particulières).

3. *Le Raisonnement sociologique*, page 25, chap.I « Appellation et chantiers ».

4. « Le sexe, l'âge ou la classe sociale ne sont pas des variables comme le sont les variables de la gravitation universelle ou même celles qui entrent dans la formule de la chute des corps, car dans ces cas on peut toujours dire quelle liste de variables et quelles valeurs de variables sont à prendre en compte pour nommer et contrôler le contexte pertinent : si Galilée ignore le contexte newtonien, devenu ultérieurement einsteinien, de ses mesures, la généralité de la formule $e = 1/2 gt^2$ qu'il établit expérimentalement reste pratiquement universelle à l'échelle des variations que son époque était capable d'enregistrer : la théorie qui engendre son protocole d'expérience pouvait s'énoncer en épuisant toutes les variables pertinentes pour formuler une loi, et en renvoyant le reste à un contexte supposé constant » (*ibid.*, page 87).

5. Scolie de la proposition 2.2.3., pages 368 et 369.

6. *Ibid.*, page 370.

7. En sociologie, les propositions ne sont jamais si générales qu'elles s'appliquent à l'ensemble de l'humanité, sauf à produire une information quasiment nulle. L'échantillonnage est une façon de spécifier les coordonnées spatio-temporelles d'un monde tel que les propositions théoriques qui s'y rapportent aient un caractère d'universalité numérique. La logique, qui se définit sans la contrainte du principe de réalité, ne fait pas de différence entre universalité logique et universalité numérique.

8. « C'est parce que la loi de conservation de l'énergie affirme à propos de tout point du temps et de l'espace que, lorsque l'on en déduit la conséquence que nulle part et jamais il ne pourra exister une machine à mouvement perpétuel, on définit en même temps un énoncé existentiel au sens strict ("À tel endroit il existe une machine à mouvement perpétuel"), "énoncé d'observation" qui, s'il se trouvait vérifié une seule fois et en un seul lieu, suffirait à falsifier définitivement la proposition théorique dont il constitue ainsi un des falsificateurs virtuels » (scolie 1 de la proposition 3.1.1., page 378).

9. Scolie 2 de la proposition 3.1.1., page 379.

10. Cf. Karl Popper, *La Connaissance objective*, chap. 1, Éd. Complexe, 1978.

11. Scolie de la proposition 3.3.1.1., page 390.

12. La « théorie de système d'enseignement » exposée de façon systématique dans *La Reproduction* est un exemple topique du pouvoir de constitution qu'opère un ensemble coordonné de concepts idéal-typiques sur une vaste série de constats hétérogènes (Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, Minuit, 1970). On trouvera

dans *Le Raisonnement sociologique* un commentaire détaillé de l'organisation typologique de cette théorie (chap. IV) et une analyse des opérations qui permettent au raisonnement comparatif de transformer une série d'informations statistiques en effets d'intelligibilité sociologiques (chap. V, pages 122–133).

13. Scolie de la proposition 3.3.1.1., page 390.

14. Pour ceux qui auraient laissé en chemin quelques bribes de sens, une carte des différentes positions est fournie à la fin, qui invite à y revenir (chap. XVI, Propositions.)